

LITTÉRATURES

Arno Schmidt ;  
Alberto Manguel ;  
Hélène Lenoir ;  
Lucien d'Azay ;  
Natacha Michel  
pages III et IV

POÉSIE

Dominique Fourcade ;  
Stéphane Bouquet ;  
Paul de Roux ;  
Gilles Ortlieb ;  
André Velter  
page V

ESSAIS

Le XX<sup>e</sup> siècle de  
Maxime Rodinson ;  
Bernard Lewis ;  
entretien avec  
Jocelyne Dakhlia  
pages VII et X



SÉLECTIONS

LECTURES D'ÉTÉ

Un large choix de romans,  
d'essais et d'ouvrages pour la jeunesse,  
proposé par l'équipe  
du « Monde des livres »  
pages VIII et IX

## Jasper Fforde le drolatique

Après avoir résolu « l'affaire Jane Eyre », le détective Thursday Next est confronté dans « Délivrez-moi ! » à la réapparition de « Cardenio », une pièce de Shakespeare. Un chef-d'œuvre d'humour et de loufoquerie.

■ Jacques Baudou



Jasper Fforde

Quelques chanceux se souviennent sans doute avoir fait connaissance de l'agent du service des opérations spéciales Thursday Next dans *L'Affaire Jane Eyre* (aujourd'hui réédité en poche). Son auteur, Jasper Fforde, dont c'était le premier roman, avait créé avec elle un nouveau type très particulier de détective, justement récompensé en Grande-Bretagne d'un Sherlock Award : un Littéra-Tec, un détective – ou plutôt un policier – littéraire. Son rôle : traquer les plagiatistes et les faux, démasquer les faussaires, mettre à l'amende les comédiens prenant trop de libertés avec Shakespeare (en montant, par exemple, *La Nuit des rois* en one-man show). Un métier d'autant plus difficile que la société britannique, en proie à de profondes divisions au sujet de l'identité réelle de celui qui a écrit les pièces signées Shakespeare, a vu apparaître en son sein de véritables sectes – les baconiens, les marlowiens... – qui défendent leur thèse avec prosélytisme et ardeur. « *Le chiffre d'affaires et les sommes d'argent liquide que brassait la distribution d'œuvres littéraires avaient éveillé l'intérêt du grand banditisme* », prévient Fforde.

Dans *L'Affaire Jane Eyre*, Thursday Next est confrontée à un génie

du crime du nom d'Acheron Hadès. Ce dernier n'hésite pas à faire assassiner – après l'avoir transplanté de la fiction dans le monde réel, grâce à une machine, le « *Portail de la prose* », inventée par l'oncle de Thursday, Mycroft –, un personnage secondaire du *Martin Chuzzlewit* de Dickens, pour exer-

« Je n'ai pas appris à écrire, à composer un roman. Comme j'aime bien toutes sortes d'histoires, j'ai réuni tous les types d'histoires qui m'intéressaient. »

cer sur le gouvernement un juteux chantage. Mais, quand il s'en prend au manuscrit de *Jane Eyre*, ouvrage romanesque avec qui elle entretient une relation très particulière, Thursday Next en fait une affaire personnelle. Et leur affrontement à l'intérieur même de la fiction élaborée par Charlotte Brontë ne sera pas sans conséquences sur cette dernière...

Jasper Fforde, qui vit aujourd'hui au Pays de Galles après avoir passé vingt ans dans l'industrie cinématographique, explique que l'idée de jouer avec les œuvres littéraires classiques lui est venue lors de la rédaction d'un roman racontant la « vraie » histoire de *Boucle d'Or* et les trois ours.

« Dans cette histoire, dit-il, Papa Ours et Maman Ours font lit à part. Cela intrigue, questionne. Il y a mésestante conjugale dans la famille Ours. Pourquoi dorment-ils dans des lits séparés ? Tout simplement parce qu'il y a un « quatrième ours » ; c'est d'ailleurs le titre de mon roman qui n'a pas été publié. Dans ce livre, j'avais introduit Dorian Gray dont j'avais fait un vendeur de voitures d'occasion. Si vous lui achetiez une auto, elle avait l'air en parfait état, comme neuve. Mais à l'intérieur, il y avait l'image d'une voiture rouillée. Si vous abîmez la voiture, elle se répare instantanément et les dommages subis apparaissent sur l'image intérieure. J'ai eu ensuite l'idée de jouer avec les classiques comme j'avais joué avec un conte traditionnel et Dorian Gray. J'avais découvert les classiques à l'orée de ma trentième année, sans professeur pour me guider, sans préjugés en les abordant, avec un autre regard que celui qu'on porte habituellement sur eux. J'ai voulu montrer qu'ils étaient amusants, qu'ils avaient des imper-

fections avec lesquelles on pouvait jouer. C'est le principe de la série des *Thursday Next*. »

Pour enrober l'intrigue littéropoliciaire, Jasper Fforde a imaginé un Royaume-Uni uchronique qui, en 1985, mène toujours contre la Russie la guerre de Crimée (dont Thursday est d'ailleurs un vétéran), où le secret du voyage dans le temps a été percé (le père de Thursday est un ancien de la Chronogarde en rébellion, pourchassé par ses anciens compagnons d'armes) et où les manipulations génétiques sont monnaie courante (Thursday est la maîtresse d'un dodo régénéré répondant à l'heureux nom de Pickwick). « Je n'ai pas appris à écrire, à composer un roman, explique Fforde. Comme j'aime bien toutes sortes d'histoires, j'ai réuni dans mon roman tous les types d'histoires qui m'intéressaient. » Cela donne un singulier hybride : un polar déjanté, truffé de références culturelles, aussi bien littéraires que cinématographiques ou télévisuelles – Jasper Fforde est par exemple un fan des Monty Pythons... Une lecture jubilatoire qui a recours à toutes les recettes de l'humour, y compris les plus débridées...

Le contexte de *Délivrez-moi !* – il était difficile de trouver un équivalent pertinent au titre anglais *Lost In A Good Book*, littéralement *Perdu dans un bon livre* – est le même que celui de *L'Affaire Jane Eyre*. Mais si l'on y retrouve certaines scènes hilarantes, comme par exemple l'inénarrable migration des mamouths, Jasper Fforde a eu la grande habileté de ne pas reconduire la formule du premier roman appliqué à un autre classique littéraire.

Après un rappel de l'intrigue précédente qui prend la forme d'une satire d'un talk show télévisé soumis à toutes les censures, la seconde affaire de Thursday Next commence par la réapparition du texte d'une pièce de Shakespeare, *Cardenio*, inspirée du *Quichotte*, dont l'existence est prouvée, mais dont le manuscrit a disparu, aléa du quotidien, pour avoir servi à allumer un feu...

Mais il ne s'agit là que du signe annonciateur d'une aventure plus délirante encore, plus mouvementée que celle du premier opus. Jasper Fforde s'y libère de la tyrannie des machines. Plus besoin du « Portail de la prose » pour s'introduire dans la fiction. D'ailleurs son inventeur, Mycroft, prend ici la poudre d'escampette et se réfugie à l'époque victorienne : Jasper Fforde ne cache pas sa réapparition dans les œuvres d'un certain Arthur Conan Doyle... Thursday apprendra à s'y introduire toute seule, après un apprentissage auprès de la Mrs Havisham des *Grandes Espérances*, dans le cadre singulier de la Jurification, une sorte de police des livres opérant à partir d'une gigantesque bibliothèque qui contient non seulement tous les livres écrits, mais aussi ceux en gestation et ceux qui n'ont pas été terminés. Et dont le bibliothécaire n'est autre que le chat du Cheshire...

Jasper Fforde enchaîne les morceaux de bravoure sur un rythme échevelé, troussant les intrigues secondaires avec délectation, entraînant le lecteur d'une chasse à l'Étre Suprême Maléfique à une tentative heureusement enrayée de fin du monde, sans laisser une seconde de répit à nos zygomatiques. C'est peu dire que l'on s'amuse à suivre Thursday dans ses démêlés avec la firme Goliath, la Chronogarde, sa hiérarchie ou son propriétaire : *Délivrez-moi !* est un chef-d'œuvre malicieux d'humour et de loufoquerie.

Le troisième roman de la série – *The Well of Lost Plots*, littéralement *Le Puits des intrigues perdues* – comporte un gag récurrent à propos d'un membre de la jurifiction nommé Godot. On attend sa traduction avec stoïcisme.

**DELIVREZ-MOI !**  
(*Lost In A Good Book*)  
de Jasper Fforde.  
Traduit de l'anglais  
par Roxane Azimi,  
« Fleuve Noir », 412 p., 18,50 €.

**L'AFFAIRE JANE EYRE**  
(*The Eyre Affair*)  
de Jasper Fforde.  
Traduit de l'anglais  
par Roxane Azimi,  
10/18, « Domaine étranger »,  
410 p., 9, 30 €.

APARTÉ

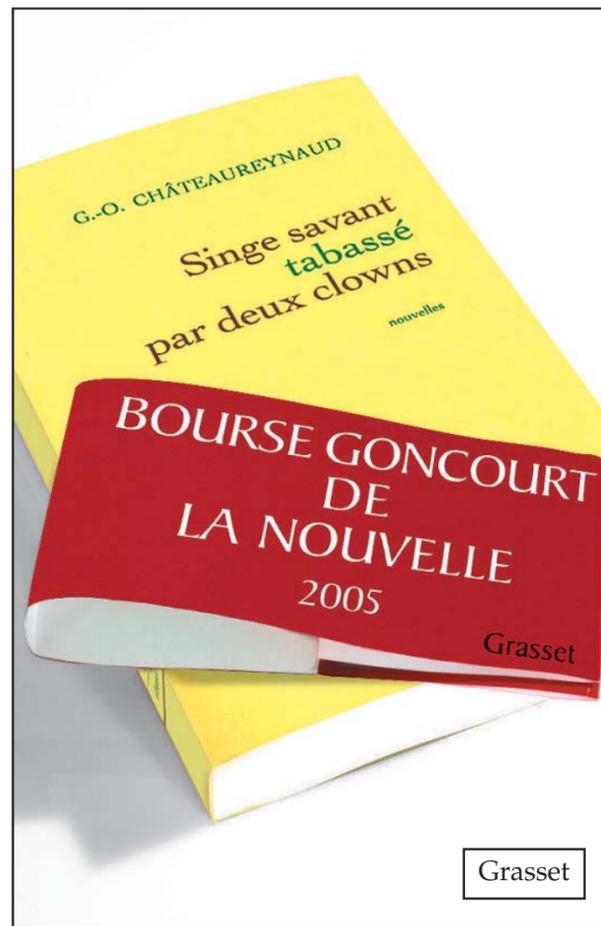
Voltairien

**PIETRO CITATI** est un conteur. Qu'il évoque la, ou plutôt les genèses du monde, la mort de Simone Weil en Angleterre ou celle de Joseph Roth à l'hôpital Necker, les voyages de Husayn Ibn Mansur ou la passion de Hannah Arendt pour Heidegger, la destruction du Temple de Jérusalem ou le règne d'Akbar, on est dans le récit avec ce que cela comporte d'enchantement, de rebondissements, de fascination et de tragédie poétique.

Nous le savions déjà : ses portraits de Katherine Mansfield, de Kafka, de Proust, de Tolstoï, de Goethe sont de véritables résurrections par la littérature. Dans le recueil d'essais qui paraît sous le titre *Israël et l'Islam, les Étoiles de Dieu* (1), Citati entreprend de confronter les monothéismes, en comparant non seulement les histoires des religions reconstruites par elles-mêmes, mais aussi les œuvres qui en ont été influencées ou les ont colportées, falsifiées, ennoblies, mythifiées, selon les cas. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un ouvrage polémique, Citati n'hésite pas à prendre parti. Mais ses phrases assassines, qui révèlent plus l'acuité d'une culture qu'un tempérament pamphlétaire, apparaissent soudain dans une sorte de fable, car c'est avant tout l'art de mettre en scène qui lui importe.

René de Ceccatty  
Lire la suite page X

(1) Traduit par Brigitte Pérol et Tristan Macé, éd. de Fallois, 300 p. 24 €.



Grasset

# ACTUALITÉS

## L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **CRÉATION DE PHASE DEUX.** Les éditions Gallimard ont annoncé, mercredi 22 juin, que l'équipe éditoriale de Verticales - Bernard Wallet, Jeanne Guyon, Yves Pagès - qui les avait rejoint en avril, a créé, en leur sein, les éditions Phase Deux. En septembre, cette maison proposera le premier roman de Camille de Toledo, *L'Inversion de Hieronymus Bosch* et le cinquième roman d'Arnaud Cathrine *Sweet home*.

■ **ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS.** Les deux actionnaires d'Encyclopædia Universalis, le Club français du livre (CFL) et Encyclopædia Britannica, qui détiennent chacun 50 % du capital, ont décidé de mettre fin à leur conflit (« Le Monde des livres » du 12 mars 2004). Selon nos informations et celles de *Livres hebdo* du 17 juin, une vente aux enchères privée s'est ouverte entre eux, et chaque actionnaire enchérit pour racheter les parts de l'autre. Dans quelques semaines, la maison aura ainsi un actionnaire unique disposant de la totalité du capital. En juin 2004, les divergences de vues des deux actionnaires sur la stratégie de la maison avaient conduit à la non-reconduction du conseil d'administration et à la nomination d'un administrateur provisoire par le tribunal de commerce de Paris. Par ailleurs, un projet de plan social serait en cours dans cette maison, qui compte 50 salariés. Pour la rentrée, Encyclopædia Universalis publiera la version 11 du CD-ROM. Fin octobre, la maison proposera le deuxième volume de la collection « Notionnaire », *Doctrine et discipline*.

■ **LE MARCHÉ DE LA POÉSIE.** Le 23<sup>e</sup> Marché de la poésie peut ouvrir au public place Saint-Sulpice, à Paris, du 23 au 26 juin. Le déficit enregistré fin 2004 (30 000 euros pour un budget de 212 000 euros) avait failli entraîner sa disparition, indiquent les organisateurs. Il a pu être résorbé grâce à l'intervention du Conseil régional d'Ile-de-France, qui a attribué une subvention pour soutenir la manifestation. Autour des 500 éditeurs français et étrangers s'ajoute, cette année, la « périphérie du Marché ». Une dizaine de rendez-vous autour de la poésie entendent au sens le plus large du terme. [www.marchedelapoésie.com](http://www.marchedelapoésie.com)

■ **UNE NOUVELLE COLLECTION CHEZ CALMANN-LÉVY.** Renouant avec les littératures de l'imaginaire, les éditions Calmann-Lévy annoncent pour septembre une nouvelle collection de fantasy sous la direction de Sébastien Guillot, ancien directeur de Folio SF. Les trois premiers titres sont signés par un vétéran réputé, Gene Wolfe (*Le Chevalier*), un jeune auteur remarqué pour ses romans de science-fiction, John C. Wright (*Le Dernier Gardien des rêves*) et une « nouvelle », J. V. Jones (*L'Enfant de la prophétie*). Les trois romans relèvent de la fantasy épique, mais avec des approches différentes, et appartiennent à des cycles que l'éditeur s'engage à publier sur un rythme soutenu. Sébastien Guillot n'entend pas se limiter à ce genre : la collection proposera aussi des romans de fantasy historique. Il ne souhaite pas non plus se cantonner au domaine anglo-saxon ou français et espère bien ouvrir cette collection « haut de gamme » à des mythologies venant d'ailleurs, d'Asie notamment.

■ **NAISSANCE DES PETITS MATINS.** La maison d'édition Les Petits Matins décline depuis mars quatre collections : des nouvelles, des essais, de la poésie et des livres en images. « *Notre ligne directrice, c'est la société contemporaine*, explique Marie-Edith Alouf, cofondatrice de la maison. *Nous regardons comment elle évolue ou se transforme.* » Dans sa collection essais, Les Petits Matins propose notamment des ouvrages coédités avec Arte Editions. Ceux-ci sont publiés avec un CD audio comportant des reportages de la radio d'Arte sur Internet ([arte-radio.com](http://arte-radio.com)). Les Petits Matins sont distribués par Les Belles Lettres ([lespetitsmatins@wanadoo.fr](mailto:lespetitsmatins@wanadoo.fr)).

■ **LE DILETTANTE DÉMÉNAGE.** A l'automne, l'éditeur et libraire Le Dilettante quittera la rue du Champ-de-l'Alouette, à Paris, pour la rue Racine (6<sup>e</sup> arrondissement) dans une ancienne annexe de Flammarion. Au lieu des 200 mètres carrés de la librairie du 13<sup>e</sup> arrondissement, Le Dilettante disposera de 100 mètres carrés sur deux étages. Au rez-de-chaussée, la librairie proposera des livres rares et d'occasion. Les bureaux de la maison d'édition se trouveront à l'étage.

■ **SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.** Alain Absire a été reconduit président de la Société des gens de lettres (SGDL) pour la quatrième année, à l'unanimité des 24 membres du comité, vendredi 10 juin, lors du comité de rentrée de la SGDL qui a suivi l'assemblée générale de la veille. Selon les statuts de la société, un président peut mener quatre mandats d'un an.

■ **PRIX.** La bourse Goncourt de la biographie a été attribuée à Thibault d'Anthonay pour *Jean Lorrain* (Fayard). Nélida Piñon est lauréate du Prix des Asturies de littérature, tandis que les Instituts culturels européens : la Società Dante Alighieri (Italie), le British Council (Royaume Uni), le Goethe Institut (Allemagne), l'Instituto Cervantes (Espagne), l'Instituto Camoes (Portugal) et l'Alliance française recevaient le Prix des Asturies de la communication et des humanités.

## LE NET LITTÉRAIRE AVEC *Le Monde.fr*

Chaque semaine, « *lemonde. fr* » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

### Signes électriques

<http://www.aftertokyo.org/>  
[http://www.remue.net/cont/sad\\_in.html](http://www.remue.net/cont/sad_in.html)

**ON PÉNÈTRE** sur ce site empreint d'une légère inquiétude, les sourcils froncés et la souris tremblotante. Après la première percée, un son de vinyle légèrement rayé s'élève et s'installe, lancinant. L'ambiance est froide, électrisante ; le site parle de Tokyo. Bienôt un texte défile, qui explique sans pour autant rassurer.

L'auteur, il s'agit bien ici d'un auteur, y dévoile son projet. Dans un courriel qu'il nous a adressé, il l'avait décrit ainsi : « *Il s'agit d'explorer dans quelle mesure une même base (un texte "poétique") peut s'étendre et se modifier selon les cadres à l'intérieur desquels il s'inscrit et explorer les spécificités du livre autant que d'autres modalités selon un principe d'"expansion" qui répond à une pluralité informationnelle contemporaine.* »

Evidemment, c'était intrigant. Eric Sadin est l'auteur-créateur du projet Tokyo Reengineering, extension multimédia d'un livre, *Tokyo*, à paraître aux éditions P.O.L. à la rentrée 2005. Le site constitue ainsi une appropriation volontaire de l'univers multimédia par un auteur. Comme il l'écrit, Internet ne se substitue pas à l'imprimé mais contribue à sa prolifération. Prolifération des signes, des images, des sons sur Internet. On passe alors sur un plan qui n'en est pas un tant il se refuse à la moindre approche. Dès que la souris approche, le mot se dérobe, vous nargue en dansant. Il faut alors le pêcher, après avoir choisi entre i-mode, patchinko, enseigne et bien d'autres encore. De notre côté, nous sommes entrés par le terme « enseigne ». Et nous nous sommes perdus avec délectation dans cet autre Tokyo, comme notre angoisse première nous le laissait craindre...

**Boris Razon**  
**[lemonde.fr](http://lemonde.fr)**

# Retours sur les années de plomb

De nombreux écrivains italiens revisitent cette période, et rencontrent un nombreux public.

Un phénomène qui montre que cette époque n'en finit pas de hanter le pays

Il aura fallu vingt-cinq ans aux romanciers italiens avant de trouver le courage d'affronter les années de plomb qu'a connues l'Italie pendant les années 1970. Si les écrivains américains ont presque immédiatement intégré la catastrophe du 11-Septembre dans des récits de fiction, les années du terrorisme étaient restées un sujet tabou pour la littérature italienne. A quelques rarissimes exceptions près, les auteurs de la Péninsule n'ont jamais osé les aborder, comme si la matière était encore trop brûlante pour être traitée avec les instruments de la littérature. De plus, les thématiques politiques ont toujours eu peu de place dans le roman italien. De nombreux critiques ont ainsi souvent dénoncé l'incapacité des écrivains à raconter la réalité contemporaine du pays.

Toutefois, comme c'est souvent le cas, les sujets trop longtemps refoulés finissent tôt ou tard par resurgir bruyamment, comme si, vingt-cinq ans plus tard, une barrière - psychologique ? idéologique ? - venait de tomber, permettant à la littérature d'évoquer sous différents angles cette page dramatique de l'histoire italienne. Plusieurs romans récents, accueillis avec beaucoup d'intérêt par la critique comme par le public - surtout les plus jeunes, qui n'ont pas vécu ces événements - en témoignent. « *Je voulais proposer une sorte d'anthropologie, en m'intéressant à l'attitude culturelle de ces gens qui se sont opposés à la société de façon extrémiste* », a déclaré Rocco Carbone, dont le dernier roman, *Libera i miei nemici* (Monda-

dori), propose la rencontre en prison entre un éducateur et une ancienne terroriste de gauche en train de purger sa peine. Leur relation ne pourra pas se libérer des ombres du passé, ainsi que de leurs différents rôles dans des événements qui ont changé leurs vies à jamais.

Dans les deux cas, le lecteur est confronté à des secrets de famille qui plongent leurs racines dans la dérive violente des années 1970. Une dérive racontée par Giuseppe Culicchia dans *Il paese delle meraviglie* (Garzanti), mais aussi par Giampaolo Spinato dans *Amici e nemici* (Fazi), où il propose une

Tullio Giordana (le réalisateur de *Nos meilleures années*) où le terrorisme est un passé qui revient briser la vie du protagoniste. Il ne faut pas oublier, enfin, *Avene selvatiche* (Marsilio), d'Alessandro Preiser, et *Io non scordo* (Fazi), de Gabriele Marconi, qui reconstituent sous forme romanesque les illusions et les violences de l'extrémisme de droite.

Tous ces romans montrent à quel point les années de plomb n'en finissent pas de hanter l'Italie et ses écrivains, surtout ceux qui ont vécu le climat violent de cette époque qu'ils peuvent désormais regarder avec une certaine distance.

La perspective historique qui permet un regard moins passionné expliquerait, au moins en partie, cette vague de publications. C'est la conviction de Bruno Arpaia, l'auteur de *Dernière frontière* - réédité en poche chez Liana Levi -, qui termine un nouveau roman évoquant les années de plomb dans une banlieue de Naples, entre terrorisme et Mafia : « *Aujourd'hui ceux qui avaient 20 ans à l'époque du terrorisme peuvent se poser les bonnes questions sans avoir peur de regarder en face une réalité qui les a beaucoup marqués*, explique-t-il. *Nous devons nous confronter sans réticence à la complexité des années 1970, qui évidemment ne se résument pas au seul terrorisme.* En croisant connaissance et passion, la littérature nous permet de nous aventurer sur les traces de la mémoire sans nous perdre dans ses labyrinthes. *L'écriture nous aide à ne pas rester prisonnier de cette histoire.* »

**Fabio Gambaro**

## ALDO MORO, LETTRES DE CAPTIVITÉ

Cinquante-cinq jours de captivité avant l'exécution. C'est le tragique destin d'Aldo Moro, le président de la Démocratie chrétienne assassiné en 1978 par les Brigades rouges. *Mon sang retombera sur vous* réunit les quatre-vingt-quinze lettres que l'otage a écrites depuis la « prison du peuple » à sa famille, à ses amis, à ses camarades. A la fois lucides et désespérées, rhétoriques et parfois ironiques, ces écrits permettent de suivre, dans un crescendo dramatique, le supplice de l'homme politique, sa lutte impossible avec les géoliers, mais aussi avec la raison d'Etat qui refusait toutes tractations avec les terroristes. Dans les lettres d'Aldo Moro, dont l'interprétation a suscité de nombreuses interrogations en Italie, on découvre le désespoir d'un homme qui, jour après jour, voit se refermer le piège autour de lui.

★ Aldo Moro, *Mon sang retombera sur vous. Lettres retrouvées d'un otage sacrifié.* Mars-mai 1978. Traduit de l'italien par Elisabeth Faure, éd. Tallandier, 226 p., 23 €.

Les fantasmes des années de plomb sont également au centre de *Tuo figlio* (Mondadori), de Gian Mario Villalta, et *Tornavamo dal mare* (Garzanti), de Luca Doninelli, deux romans où des jeunes gens d'aujourd'hui s'interrogent sur les responsabilités de leurs parents terroristes, pour essayer de s'expliquer leur choix, mais aussi pour leur reprocher de les avoir abandonnés au nom de la lutte clandest-

version très personnelle de l'assassinat d'Aldo Moro.

Avec *La quattordicesima commensale* (Il Maestrale), Gianni Marilotti retrace le parcours d'une terroriste qui décide d'abandonner la lutte armée, pour tenter de refaire sa vie à l'étranger. Sauf qu'il n'est jamais facile d'échapper à son propre passé, comme le montre également *Vita segreta del signore delle macchine* (Mondadori), le roman de Marco

## Les bibliothécaires se penchent sur leurs droits

### GRENOBLE

de notre envoyée spéciale

La bibliothèque est devenue hybride. Il y avait les livres, les revues, les disques sur des rayonnages, il y a aujourd'hui des ordinateurs et, avec eux, des bases de données, des banques de consultation. Le monde de la lecture publique est à une époque charnière de son histoire : celle qui voit la technologie numérique s'immiscer dans le papier, transformer le métier et les habitudes des usagers. Les bibliothèques ne prêtent plus seulement des livres, elles proposent du contenu numérique : « *Cette révolution ne va pas tuer le livre mais révolutionner l'accès à l'information* », indique Gilles Eboli, président de l'Association des bibliothécaires français (ABF).

Dans ce contexte de chamboulements, le congrès annuel de l'ABF, qui s'est tenu à Grenoble du 17 au 20 juin, s'est penché sur les droits qui entourent les bibliothèques : ceux de l'usager, de l'auteur, du bibliothécaire ou celui de la rémunération du droit de prêt. Car, notamment avec l'arrivée du numérique, le monde des bibliothèques s'est lui aussi « judiciaire ».

« *Nous sommes dans une situation de dématérialisation lente mais certaine de nos ressources,*

explique Alain Caraco, vice-président de l'Association des directeurs des bibliothèques municipales et intercommunales des grandes villes de France. *Avant, on achetait des livres. Une fois que nous avions notre livre, nous le prêtons pour la consultation. Désormais, une part de notre fonds, en particulier la documentation, ne vient plus du livre. Aujourd'hui, nous louons du droit. Nous sommes partis pour payer des droits pour tout.* » Les règlements se font le plus souvent au cas par cas. L'ABF espère une remise à plat de tous ces droits. Un dossier a trouvé sa solution : la rémunération du droit de prêt, financée notamment par l'Etat et reversée aux auteurs et aux éditeurs est sur les rails depuis le mois de mars (« Le Monde des livres » du 29 avril).

Un autre chantier a notamment été au centre des discussions à Grenoble : le projet de loi relatif aux droits d'auteur et aux droits voisins dans la société d'information (transposition de la directive européenne du 22 mars 2001 dans le droit français) qui doit être présenté à l'Assemblée nationale en juillet ou en septembre. Selon l'ABF, la lutte contre le piratage, qui est l'un des thèmes majeurs du projet, pourrait entraver l'accès à l'information. Il y a donc, selon l'ABF, un ris-

que que les bibliothèques ne soient plus un lieu d'accès aux contenus. Un risque que Dominique Lahary, coordinateur de l'interassociation archives-bibliothèques-documentation qui s'est rassemblée à l'occasion des débats sur ce projet de loi, résume ainsi : « *Dans les bibliothèques, nous ne sommes pas dans la copie privée. Nous sommes des intermédiaires.* Or, ce projet de loi ignore les intermédiaires. » Gilles Eboli précise : « *Le droit d'auteur ne nous pose pas de problèmes. Ce qui nous préoccupe, c'est le contenu de ce projet de loi. Selon nous, l'obsession du piratage conduit à faire pencher la balance du côté des producteurs et des auteurs, au détriment de l'usager.* »

L'ABF, qui fêtera son centième anniversaire en 2006 lors de son congrès à Paris, planche également sur l'amélioration des équipements des bibliothèques - sur les 3 000 bibliothèques municipales en France, 1 500 sont connectées à Internet - et sur l'élargissement des publics - 18 % des Français sont inscrits en bibliothèque. Elle souhaite enfin affirmer le rôle de la bibliothèque comme forum d'échanges et de débats. Ainsi que le résume Gilles Eboli : « *Nous pouvons avoir l'ambition d'aller plus loin.* »

**Bénédicte Mathieu**

## AGENDA

### COLLOQUE-HOMMAGE À JEAN-PAUL SARTRE

Les 29, 30 juin et 1<sup>er</sup> juillet, à Salies-de-Béarn (64), un hommage sera rendu à Jean-Paul Sartre, avec la tenue d'un colloque organisé par Karin Müller, Elke Jeanrond-Premauer et Michel Rybalka. Y seront présentés une exposition de photos d'Antanas Sutkus « Sartre et Beauvoir en Lituanie », un documentaire de Patrick Cazals, « Les Tribulations de M. Sartre et de M<sup>me</sup> de Beauvoir vers le Caucase », une lecture-spectacle de *L'enfance d'un chef* par Dominique Sarrazin. Interviendront, à la table ronde : Gisèle Halimi, Olivier Todd, Francis Jenson et Anne Mathieu (rens. : 05-59-65-02-34).

■ **LE 24 JUIN. BERSANI/ÉRIBON. A Paris**, la Galerie Léo Scheer organise un débat autour des thèmes : « Peut-on réconcilier la théorie critique et la psychanalyse ? », « L'héritage intellectuel et politique des années 1970 » et « La situation actuelle du mouvement gay et lesbien », entre Leo Bersani et Didier Eribon, animé par Laure Murat (à 18 heures, 14/16, rue de Verneuil, 7<sup>e</sup>, rens. : 01-44-55-01-93).

■ **LES 24 ET 25 JUIN. CLUNY. A Paris**, colloque sur l'œuvre de Claude Miché Cluny organisé par Pierre Brunel, Jean-Yves Masson et le Centre de recherche en littérature comparée (à 14 h 30 le 24 et 9 heures le 25 ; Paris-IV-Sorbonne, 1, rue Victor-Cousin, 5<sup>e</sup>, salle des Actes ; rens. : [www.ladifférence.fr](http://www.ladifférence.fr)).

■ **LE 25 JUIN. CONGRÈS. A Paris**, pour la célébration du 70<sup>e</sup> anniversaire du Congrès du 25 juin 1935, la Maison des écrivains organise une journée-débat où sera présenté l'ouvrage réunissant les textes de ce congrès : *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains*, de Sandra Teroni et Wolfgang Klein (Editions universitaires de Dijon), (à 15 heures, 60, rue de l'Université, 7<sup>e</sup> ; rens. : 01-49-54-68-87 ou [www.maison-des-ecrivains.asso.fr](http://www.maison-des-ecrivains.asso.fr)).

■ **LES 25 ET 26 JUIN. MUSIQUES. A Deauville (14)**, le 2<sup>e</sup> Salon livres et musiques abordera les thèmes « Larmes et nostalgie en musique et littérature », « Opéra et littérature », « Musiques et chansons, instruments de revendication politique » (rens. : 02-31-14-02-14).

■ **LES 25 ET 26 JUIN. PROUST. A Cabourg et Trouville (14)**, à l'initiative de l'Association Trouville-Culture et du Cercle littéraire proustien de Cabourg-Balbec, journées autour de l'œuvre de Proust « Le Balbec normand de Marcel Proust » (rens. : 02-31-28-88-65/14-41-69).

■ **LES 25 ET 26 JUIN. CLAUDEL. A Brangués (38)**, l'Association pour un centre culturel de rencontre à Brangués (ACCRB) marque le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Paul Claudel avec deux journées-rencontres « Pour un théâtre poétique » (rens. : 04-78-30-37-73 ou [www.paul-claudel.net](http://www.paul-claudel.net)).

■ **LE 26 JUIN. LIVRE. À Roubaix (59)**, la 5<sup>e</sup> édition de la fête du livre et de la lecture « Livre comme l'air » accueillera Beatrice Alemagna, Régis Lejonc et le conteur Pierre Deschamps (au square Catteau ; rens. : 03-20-66-45-00).

# De la lande à la Lune

L'odyssée sauvage, burlesque et jouissive d'Arno Schmidt.  
Immense. Et formidablement traduit

**ON A MARCHÉ SUR LA LANDE**  
(*Kaff auch Mare Crisium*)  
d'Arno Schmidt.  
Traduit de l'allemand  
par Claude Riehl,  
éd. Tristram, 370 p., 25 €.

C'h'comprends pas : elle se déroule où, la scène ? — On ne saurait trop remercier Hertha de son empressement à prendre ainsi les devants et de poser, dès les premières pages du roman, la question qui turlupine celui qui a eu l'audace d'ouvrir ce livre. Certes, on veut bien suivre à la lettre l'adresse de l'auteur au lecteur : « *Quiconque fouinera en quête d'une "action" ou d'un "sens plus profond", ou pire encore cherchera à voir [dans ce livre] une "œuvre d'art", sera fusillé* », mais la première réaction est quand même : Oksépaclair ! On est où ? Sur la Terre ? Sur la Lune ? Et il se passe quoi ? On est à la fois sur la Terre et sur la Lune et il ne se passe rien.

Le narrateur, Karl Richter, se promène quelque part dans la lande du nord de l'Allemagne avec son amie Hertha Theunert (celle qui a eu la bonne idée de poser la question). Il y a plus palpitant qu'une promenade en rase campagne, surtout quand le temps brouillardieux jette un voile de désolation sur ce paysage quasi lunaire. Et c'est parce que Hertha, toujours elle, lance au détour d'une absence de chemin un

brutal « *Skonsen = nuit* » que Karl invente, pour la distraire, une histoire se passant sur la Lune.

La concomitance des deux récits explique le décalage en deux colonnes dans la composition des pages. Texte aligné à gauche : nous sommes sur la Terre. Texte aligné à droite : nous sommes sur la Lune, dans les années 1980. Une guerre atomique, qui a détruit la planète, a empêché les membres d'une mission américaine de revenir sur la Terre maintenant ratatinée. Mais ils ne sont pas pour autant les maîtres de ce satellite. Les Russes ont aussi une base là-haut et sont dans la même incapacité à revenir. La guerre froide, après avoir dégénéré en apocalypse, refroidit sous une pâleur spectrale et se poursuit avec des armes inattendues : celles d'une joute littéraire qui a son reflet ici-bas.

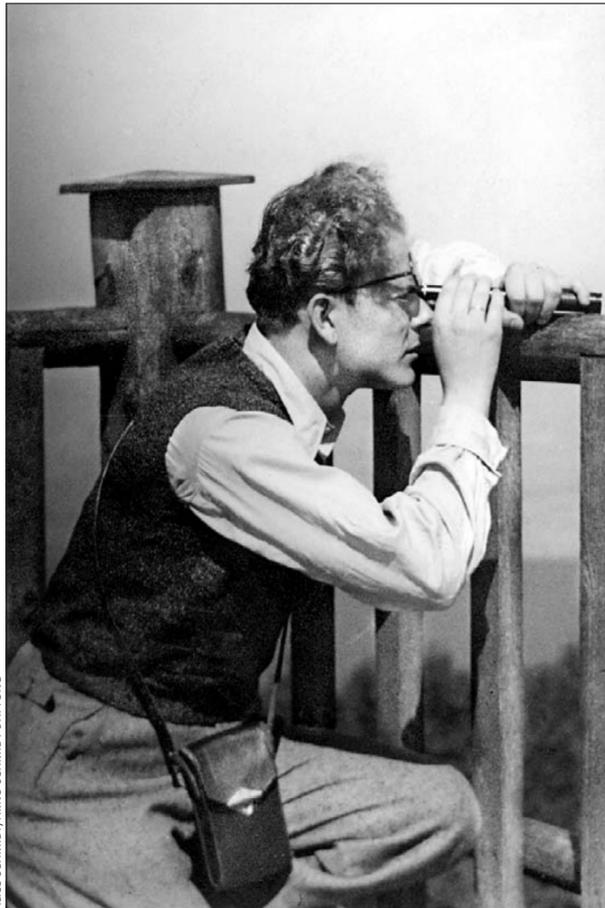
## JEU DE CORRESPONDANCES

Une fois les codes acceptés (ils sont multiples mais logiques ; Schmidt était un mathématicien hors pair), une fois l'espace mis en place, tout devient d'une clarté sidérale. Un jeu de correspondances s'établit entre l'aventure spatiale et la promenade à la campagne, Karl s'amusant à transposer son histoire avec Hertha dans un immense cratère lunaire, la *Mare Crisium* (la mer des Crises). Car la relation entre Karl et la rousse Hertha est tendue, non

seulement parce que cette dernière n'est pas emballée à l'idée de passer le restant de ses jours chez la tante de Karl, la vieille Heete, aussi insupportable que généreuse, mais parce que les incessantes tentatives d'approche de Karl la glacent. Sa peur du sexe, aussi vive que l'obsession de Karl pour la « chauce », est le ressort du récit.

*On a marché sur la lande* est le troisième roman utopique (politique) d'Arno Schmidt (1914-1979) et le premier à utiliser cette disposition en colonnes. Publié en 1960 (un an après *Le Tambour* de Günter Grass, qui est alors l'un des rares à défendre Schmidt en butte à des attaques sordides), c'est son premier grand roman écrit dans sa maison de la lande de Lunebourg, où il a enfin trouvé une forme de tranquillité après des années d'errance et de privations.

Arno Schmidt n'est pas un auteur commode, ni pour ses lecteurs ni pour ses proches. « *Ce n'est pas précisément le genre d'homme avec qui on aurait envie de partir en vacances* », dit de lui Jan Philipp Reemtsma, qui a fait sa connaissance en 1977, deux ans avant sa mort. Riche héritier d'une grande famille d'industriels, Reemtsma a mis une partie de sa fortune à la disposition de Schmidt (il lui a donné la somme équivalente à la dotation du prix Nobel lorsque celui-ci ne l'a pas eu) et à la diffusion de ses œuvres. Il



Arno Schmidt en 1935

pas celui d'Arno Schmidt mais bien l'œuvre de Claude Riehl, génial passeur de cet auteur. Lui seul semble capable, depuis des années, de rendre cette prose hirsute, bondissante, swinguante, truculente, fracturée, burlesque, grossière, érudite, jouissive. Dans une interview publiée dans la revue *La Main de singe* (n° 3 - 2005), à la question de savoir comment il se sent au sortir d'une telle aventure, il répond : « *Laminé, essoré, estropié, accablé après deux ans de travail acharné pendant lesquels il vous est quasiment impossible de penser à autre chose. Comme après un interminable match de boxe (...)*. La langue d'Arno Schmidt est littéralement frappante. » L'œuvre de Schmidt vaut celle de Joyce pour son inventivité et pourtant jamais il n'a joui de la reconnaissance dont bénéficie l'auteur irlandais. Inutile de les mettre en concurrence. Une chose est sûre : Schmidt a écrit ici son Odyssée.

Pierre Deshusses

vient d'enregistrer ce livre (760 minutes en 10 CD), lui donnant ainsi une stature privilégiée dans l'œuvre de Schmidt. Reemtsma fait toutes les voix, débusque tous les strates du récit, joue tous les registres.

Cela ressemble aux performances de Karl Kraus lisant seul les pièces de Shakespeare ou les livrets d'Offenbach qu'il avait préalablement traduits lui-même. Oui : la traduction ! Le texte que nous lisons n'est

★ Signalons également *Roses & Poirreau* (éd. Maurice Nadeau, 208 p., 24,39 €) qui vient d'être réédité et où Schmidt, outre deux fictions, donne des exemples de sa façon de traiter la langue et le récit.

## Alberto Manguel et l'objet d'amour

Quand la quête d'une « figure » est le prétexte d'une réjouissante dissertation sur l'image

**UN AMANT TRÈS VÉTILLEUX**  
(*The Overdiscriminating Lover*)  
d'Alberto Manguel.  
Traduit de l'anglais  
par Christine Le Bœuf,  
Actes Sud/Léméac,  
« Un endroit où aller », 96 p., 12 €.

Dans ses essais et ses évocations biographiques, Alberto Manguel a toujours pris soin de définir les conditions de la fiction. Comment un artiste, dans un tableau ou un roman, rend-il crédible son fantasme ? Les bizarreries picturales (dans *Le Livre d'images*) ou les fantaisies topographiques (dans le *Dictionnaire des lieux imaginaires*) constituaient un catalogue intérieur, un miroir imaginaire. Stevenson, Kipling, Borges, étaient les compagnons de Manguel dans cette quête encyclopédique des emblèmes de l'imaginaire. On ne s'étonnera pas que, s'aventurant dans l'écriture romanesque, l'essayiste fasse converger deux passions, la photographie et le voyeurisme, dans un

personnage d'emblée présenté comme un faux.

L'écrivain, qui vit près de Poitiers, situe dans cette ville la vie imaginaire d'Anatole Vasanpeine, employé des bains-douches, ayant prolongé des tendances voyeuristes par la découverte de la photographie. Le récit se présente comme une enquête sérieuse, avec notes et références farfelues, dans la plus pure tradition borgésienne. Différents chercheurs de fantaisie corroborent les hypothèses du romancier sur le « *cas Vasanpeine* ». De quoi s'agit-il, pour cet homme frustré et peu gâté par la nature ? De donner une forme de réalité à l'« *objet de son amour* ». Il va s'éprendre d'une « figure », dont le lecteur ne saura ni l'âge ni le sexe, et que Vasanpeine n'aperçoit que par son reflet déformé, avant de la poursuivre avec son appareil photographique, et de tenter de la fixer sur une pellicule. Il y échoue et s'immole par le feu.

A partir de ce schéma, Manguel s'amuse à disserter sur l'image, ce

qui n'étonnera pas ses lecteurs habituels, sur le réalisme et sur la constitution de l'objet d'amour, le tout sur un ton subtilement ironique et faussement savant. D'une certaine manière, il fait dans une fiction le contraire de ce qu'il fait dans ses essais où, avec le plus grand sérieux, il s'attache à comprendre les œuvres les plus farfelues de l'histoire de l'art et de la littérature. Mais il s'agit toujours d'analyser le processus de l'élaboration imaginaire.

## RÉFLEXION SUR LE RÉALISME

De prétendues archives et études scientifiques servent de documents. Un photographe japonais, réfugié à Poitiers, où il aurait possédé une boutique de livres anciens avant la première guerre mondiale, est le mentor d'Anatole. L'apparition de la photographie, comme on le sait, entraîna immédiatement une réflexion sur le réalisme en peinture et en littérature. Maupassant puis Proust s'inquiétèrent vite de cette nouvelle façon de figer le monde

extérieur : garant du réalisme ou obstacle au réalisme ? L'art devait-il s'y référer ou s'en dissocier ?

Lorsque Vasanpeine s'éprend de cette « figure » incertaine, il est prêt à l'amour. Une enquête accompagne ce phénomène inédit : d'ordinaire, nous dit Manguel (en s'appuyant sur un informateur) — et surtout dans le Poitou-Charentes... —, « *ce sont les événements qui déterminent une certaine pulsion artistique, une certaine mode, un certain style de vie, une certaine philosophie (...)*. Mais le goût et l'imagination ont précédé l'accomplissement suprême, quoique non abouti... » Préparé par sa passion de photographe-voyeur-fétichiste, notre héros va pouvoir vivre son amour pour un être parfait par sa forme sphérique. Ce Humpty-Dumpty devient l'objet idéal de l'amour, au même titre que le destinataire des sonnets de Shakespeare ou que la Laure de Pétrarque. C'est la réalisation même de l'idéal, qui valait bien un sacrifice par le feu.

René de Ceccatty

## Passions fascinées

Biographie imaginaire d'un séduisant mystificateur

**TOUT À VOUS**  
(*Geheel de uwe*)  
de Connie Palmen  
Traduit du néerlandais  
par David Goldberg  
Actes Sud, 382 p., 23 €.

Imaginons que Don Juan soit séduisant, répondrait Connie Palmer. L'écrivain néerlandais adopte ce principe dans *Tout à vous*, son deuxième roman traduit en France, pour écrire la passion sous un angle singulier. Dans le sillage du journaliste Salomon Schwartz, séducteur névrosé et boîteux écumant l'Amsterdam des années 1980 et 1990, ne tombent pas seulement les cinq femmes qui dressent son portrait post mortem au fil des chapitres, mais aussi toute la génération de l'après-guerre. Le génie de cet homme ? Un sens aigu et sincère de la provocation.

Chroniqueur célèbre pour les lettres ouvertes qu'il adresse à ses contemporains et ses proches dans

la presse, Mon Schwartz prend ainsi un malin plaisir à porter sa vie intime sur la scène publique pour mettre brutalement les illusions à nu, les siennes comme celles de son époque. Biographie imaginaire d'un cabotin démystificateur, *Tout à vous* est un roman qui plaide pour l'infini pouvoir du réel, en le sachant insaisissable.

A partir d'une fascination érotique et intellectuelle, Connie Palmen ne recrée pas seulement l'atmosphère irrationnelle de la passion, elle la sonde aussi, reliant cette entreprise aux errements de la génération à laquelle, née en 1955, elle appartient. Les voix de ses cinq héroïnes, une psychanalyste, une religieuse, une prostituée, un écrivain et une actrice, exhibent ainsi les fictions individuelles ou collectives bâties sur le sexe, l'argent, la filiation et la foi, en réaction à la réalité inacceptable que suscitent la déportation, la guerre ou le simple anonymat.

Fabienne Dumontet

## Trois regards aigus sur les aléas de l'existence

PARTI PRIS

CORINNE ROCHE a déjà montré, en particulier dans *Une petite fête sur la planète* (Denoël, 2003), son talent pour observer et décrire les microsociétés, les communautés, avec leurs jalousies, leurs mesquineries, leurs générosités aussi, leurs amours miraculeuses ou contrariées. Avec ce quatrième roman, *Fred et Mathilde*, elle entraîne ses lecteurs au cœur d'un village, Malesaygues, que l'on vante pour sa « *qualité de vie, au soleil* ». Mais le bleu du ciel n'atténue pas la cruauté des sentiments. Corinne Roche a une écriture précise, fluide et l'on ne lâche pas cette histoire, ce condensé des désastres du quotidien d'une petite ville où l'on proclame : « *La vie privée, ici, ça n'existe pas !* » Surtout, l'amour non réglementé par la société — l'amour, donc — doit être détruit de toute urgence.

Mathilde a fui Paris, le bruit, la pollution, avec son fils, Julien, croyant trouver une existence apaisée. A Malesaygues, on n'est plus anonyme, mais cela a un prix. Entre proximité et promiscuité, la frontière est étroite. Ce serait angossant si elle n'avait rencontré Fred, si certains voisins n'étaient pas des alliés.

Mais « *ce qu'on voit de l'extérieur* », « *cadre, trente-cinq ans, divorcée, un enfant (...)* forniquant avec un homme de ménage illettré, vingt-huit ans » est inacceptable. De même que le milieu universitaire, dans *La Tache*, de Philip Roth, ne pouvait tolérer qu'un professeur prenne du plaisir avec une femme ne sachant pas lire, les mauvaises langues de Malesaygues détestent l'idée que Fred (qui apprend enfin à lire) et Mathilde soient heureux ensemble. Corinne Roche montre parfaitement comment le filet se tisse et se referme sur eux, dans cet univers étriqué. Difficile de s'échapper — Fred s'y perdra — sauf à avoir compris que l'amour est radicalement antisocial.

Gabrielle Ciam, elle, on le sait depuis son premier et bref texte, *Le Train de 5 H 50* (Arléa, 2004), explore les entredoux, le mystère de rencontres improbables, les relations qui tournent



court, les passions et les déchirements. Dans ce deuxième récit, *Je t'aime beaucoup*, une femme croise, par hasard, à Paris, celui qu'elle a aimé vingt-cinq ans plus tôt. Elle avait 16 ans. Il était déjà « *un homme mûr* ». Elle a 40 ans. Il est un vieux monsieur. Que reste-t-il de cet amour ? « *Le revoir après tant d'années la trouble un peu. Pas de nostalgie, non, mais plutôt un sentiment étrange de dédoublement (...)*. C'est elle, c'est lui, mais c'est si loin. » Un genre de retrouvailles à fuir absolument. Sauf si l'on est capable de l'écrire, de réinventer, en mots, toute l'aventure : l'obsession, la rupture, la chute, un certain oubli. Et un presque étranger que l'on retrouve. Grâce à Gabrielle Ciam, il devient possible de refaire, sans déplaisir, ce chemin. Quant à Danièle Saint-Bois, les lecteurs de ses six précédents romans seront certainement étonnés de ce court texte, *Dies Irae*, écrit

dans une sorte d'urgence. Avec vigueur. Comme « *un jour de colère* », qu'elle portait en elle depuis des années, explique-t-elle dans un rapide avant-propos. « *Dies Irae est une œuvre imaginaire, Alicia un personnage de roman, et cependant Alicia est bien réelle. Elle est ces femmes et ces hommes partis discrètement et de leur plein gré dans le silence.* »

Que se passe-t-il quand, en phase terminale d'une maladie, on veut « devancer l'appel », abrégé ses souffrances, physiques et morales ? Alicia D. a demandé qu'on l'aide. Certes, elle se sent délivrée, souhaite aux autres « *bon courage pour la suite des réjouissances de ce vingt et unième siècle merdique* ». Pourtant elle oscille entre soulagement et révolte : « *Je pleure de fatigue, de refus, de désespoir, c'est un cauchemar, je pleure de quitter ce monde où l'ignoble gagne du terrain chaque jour, je pleure de me quitter, mais déjà depuis si longtemps je me suis quittée.* »

Les personnages de Corinne Roche, ceux de Gabrielle Ciam et cette Alicia D., de Danièle Saint-Bois, sont un concentré de ce que chacun peut avoir à affronter au cours de son existence. La rumeur, la

calomnie qui tue, la nostalgie inavouée d'une ancienne passion, le désamour. Et, enfin, ce choix ultime : décider de sa mort.

Il est devenu tristement à la mode de parler d'euthanasie avec un ton de racolage, un désir de prosélytisme. Comme si c'était très simple : on va mourir ; on ne veut plus souffrir ; on se fait piquer. Rien de tout cela dans *Dies Irae*. Aucun voyeurisme. Aucune propagande pour ce geste, qui demeure un pacte intime avec un « *passeur* ». Au contraire, une volonté de montrer le tragique, la contradiction. La mort désirée, et en même temps « *la douleur de quitter cette vie infecte et sublime* ».

Josyane Savigneau

**FRED ET MATHILDE**, de Corinne Roche. Ed. Héloïse d'Ormesson, 230 p., 19 €.

**JE T'AIME BEAUCOUP**, de Gabrielle Ciam. Arléa, 96 p., 13 €.

**DIES IRAE**, de Danièle Saint-Bois. Julliard, 96 p., 16 €.

## La légende du désir

Hélène Lenoir met en scène des hommes et des femmes en proie à l'inquiétude amoureuse

**L'ENTRACTE**  
d'Hélène Lenoir.  
Ed. de Minuit, 126 p., 12 €.

Si l'on pouvait fixer ou stabiliser l'image du désir, bien des écrivains, romanciers en tête, perdraient leur raison d'être. De fait, on n'en aura jamais fini de comptabiliser et d'analyser les hésitations, retards, précipitations et autres fluctuations de ce mouvement de l'âme et du corps qui pousse une personne à la rencontre d'une autre. Mouvement affecté, comme on le sait, d'un fort quotient multiplicateur. Et chaque fois, c'est une découverte. Comme s'il fallait inventer ce que tout le monde sait déjà depuis la nuit des temps. L'institution du mariage, ou la réalité de la simple vie de couple, aurait pu diminuer ces oscillations... Il n'en est rien.

Hélène Lenoir avait habitué ses lecteurs à regarder avec méfiance les familles et les complots qui se trament derrière les plus quêtées apparences (1). Mais justement, le désir est toujours là, charnel ou dévié par les appâts du gain, pour briser la paix des ménages, dénoncer cette « image figée dont la légende serait l'amour ». Dans les cinq nouvelles qui composent *L'Entracte* (c'est aussi le titre de la première), l'écrivain se concentre sur le principal, l'universel facteur du trouble : le sexe. Ici, ce sont généralement les femmes qui révèlent la crise, en la découvrant elles-mêmes ou en la provoquant. Ainsi de cette épouse, que la tentation adultère dessille et qui est traversée par une intuition destructrice : «... comme si le réveil de ses sens la forçait à voir et à nommer cette indignité, ce jeu sordide que Louis partageait, entretenait, supportait au nom d'elle ne savait quoi et qu'il appelait l'amour, cette chose collante, lourde, étouffante... combien de mois, combien d'années encore, chacun enfermé dans cette

*double peau d'enfant coupable et de mère, de père tour à tour sévère et attendri, sans que jamais l'homme, la femme... dressés face à face et criant, affûtant les couteaux... »*

### TERRIBLE MALENTENDU

« Au nom d'elle ne savait quoi et qu'il appelait l'amour... » Terrible malentendu, avec les mots comme complices ! Mais Hélène Lenoir n'a pas le projet de montrer les épouses et les amantes comme de simples victimes du mâle tout-puissant. D'ailleurs, rien de moins puissant, ici, que les hommes. La loi du désir n'est écrite nulle part et par personne. Et ni les hommes ni les femmes ne sauraient la lire. Il y a des pages pénétrantes – mais c'est, mêlé à celui du désir érotique, le thème même du livre – sur l'inquiétude amoureuse. Et sur ce plan, on n'apprend jamais rien, semble dire Hélène Lenoir. Douze ou trente-cinq années de vie commune ne diminuent pas l'ignorance – au mieux, elles l'anesthésient. D'où la violence du « désordre destructeur », lorsqu'il surgit pour bousculer la somnolence. L'apparition de la crise est fortuite, mais le poison rongeaît depuis longtemps.

Le montage narratif et la rapide progression des nouvelles d'Hélène Lenoir sont plus savants qu'il n'y paraît au premier regard. Le centre de gravité s'y déplace et tremble. L'auteur parvenant à traduire la brutale incertitude des sentiments dans l'écriture elle-même – ainsi, lorsqu'elle passe avec audace de la troisième à la première personne dans une même phrase.

**P. K.**

(1) Citons notamment, parmi les six livres (cinq romans et un recueil de nouvelles) publiés chez Minuit par Hélène Lenoir, *Son nom d'avant* (1998), *Le Magot de Momm* (2001) et *Le Répit* (2003). Le premier repris dans la collection de poche « Double ».

**À LA RECHERCHE DE SUNSIARÉ.**  
Une vie  
de Lucien d'Azay.  
Gallimard, 392 p., 22,50 €.

Le 28 septembre 1962, à minuit moins le quart, sur l'autoroute de l'Ouest en direction de Paris, à 6 kilomètres du tunnel de Saint-Cloud, une Aston-Martin DB 4 GT couleur bronze lancée à plus de 150 km/h s'écrase contre la pile d'un pont. Les deux passagers meurent vite, sans reprendre connaissance. L'homme se nomme Roger Nimier. De l'auteur du *Hussard Bleu*, on a tout dit. De la jeune femme de 27 ans qui l'accompagnait, on ne savait presque rien avant l'ouvrage de Lucien d'Azay.

Sunsiaré de Larcône. Le nom fait rêver, surtout s'il sort des lèvres de Julien Gracq dans sa salle de séjour face à la Loire, devant un verre de muscadet. Pour d'Azay, c'est là que l'affaire commence, en 1991. Après l'avoir un peu affranchi sur cette ravissante blonde cendrée, ancien mannequin et auteur d'un roman, *La Messagère*, paru chez Gallimard quelques jours avant l'accident, l'indicateur Gracq l'orienta vers d'autres témoins écrivains, Guy Dupré et Jean-Claude Brisville (qui ne répondra pas). Envouté par la morte, d'Azay raconte son enquête à la première personne du singulier. Famille, amis, relations, documents administratifs ou privés, il fouille toutes les poches du passé. Qui était Sunsiaré de Larcône, née Suzy Durupt ?

### LETTRES PHOSPHORESCENTES

Elevée dans les Vosges, elle fit un détour par Oran avant d'arriver à Paris, où elle ne doutait pas d'un destin extraordinaire. Cousette, elle devint modèle pour Bouscass et Balenciaga. Elle aimait les hommes, elle traquait, dit d'Azay, leurs « qualités olympiennes », l'intelligence et le prestige. Le plus sou-

## La hussarde bleue

Une fascinante enquête sur les traces de Sunsiaré de Larcône, qui mourut à 27 ans dans l'accident de voiture qui coûta la vie à Roger Nimier



Sunsiaré de Larcône en 1958, au Palais-Royal

vent, elle ne faisait qu'un commerce intellectuel de sa beauté. A jets de lettres phosphorescentes, elle attirait les écrivains comme des papillons de nuit : Gracq, Dupré, Raymond Abellio (l'occultisme la passionnait), ou encore André Pieyre de Mandiargues, qui regretta toujours de ne pas l'avoir rencon-

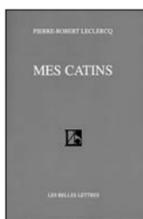
trée. Exaltée et mystique, Sunsiaré était morale comme la poésie dont elle semblait l'incarnation. « En tout et toujours, se souvient Dupré, je l'ai vue donner la préférence à l'essentiel, négliger ce qui pouvait l'altérer ou la retarder pour céder à l'élan qui la laisserait intacte. De ses déceptions elle tirait un ivoire. » D'autres

la voyaient comme un « ange flamboyant » mais « vampirique », une fille « magnétique » ou « glaciale », tour à tour « emmerdeuse » et d'une « grande bonté ». Tout n'était donc pas si clair chez la dame en cardigan et zibeline. Le cinéaste Jean-Paul Rappeneau lui trouvait « quelque chose de brumeux, de surjoué ». Ses missives lumineuses et inquiètes en disent plus sur elle que son unique roman, fervent mais confus. Nimier, ébloui, alors qu'il en avait vu d'autres, l'avait prise sous son aile chez Gallimard. Ils ne se voyaient que depuis trois semaines quand ils se sont tués. Avaient-ils couché ensemble ? Conduisait-elle le bolide le soir de l'accident, elle qui freinait pied nu ?

Fasciné par sa créature, d'Azay cite Gérard de Nerval, ce frère de folie : « D'ailleurs, elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie... » Il croit la voir partout sur des publicités d'époque, assisèges les archives des couturiers, cherche son parfum (Fracas, de Robert Piguet) ou un enregistrement de sa voix. Il la verra bouger, l'entendra dire quelques mots dans deux films oubliés. Maniaque au point de discuter la taille de son héroïne au centimètre près, l'auteur prend parfois des airs de Philip Marlowe, le privé de Raymond Chandler : « *Le Flore était bondé et mon écharpe était rouge.* » Sa quête contamine et déchiffre sa propre histoire, opaque et fuyante, avec une certaine Esther. L'ouvrage, qui livre de belles théories sur l'amour, joue habilement de cette réfraction, mais elle n'était pas nécessaire. La morte l'emporte sur la vivante. Les mortes ne remettent rien au lendemain, les mortes ne partent pas. Sunsiaré incinérée, il manquait un tombeau à ce cœur éperdu. Lucien d'Azay lui en offre un à sa démesure, clouté de mots hantés.

**Jean-Marc Parisis**

## ZOOM



**MES CATINS**, de Pierre-Robert Leclercq  
Guetté par l'autosuffisance ou la banalité, l'aphorisme est un genre périlleux et réhibitoire. Ecrivain, collaborateur du « Monde des livres », Pierre-Robert Leclercq passe l'épreuve avec bonheur en s'appuyant sur trois formes d'élégance – celles du style, de la culture et de l'humour. Conjugées, elles donnent à ces « catins » (c'est ainsi que Diderot désignait ses pensées) un air avenant qui incite à leur fréquentation. Parfois, un souvenir littéraire surgit... Ainsi des mystérieux non-rapports entre Charles Péguy et Léon Bloy, qui vécurent successivement dans la même maison de Bourglac-Reine. Ou un récit s'élabore... Ainsi l'hilarante séance de dédicace d'un écrivain au Salon du livre.

**P. K.**

Les Belles Lettres, 152 p., 13 €.

**PETITE PUNAISE BLANCHE**, de Chantal Portillo

Son nom ne vous dira sans doute rien. Elle a pourtant publié plusieurs livres chez de petits éditeurs. Dès les premières pages de ce récit d'enfance où une petite fille apprend la vie auprès de son père, on distingue la claire voix et la vive sensibilité blessée de Chantal Portillo. Il est de bon ton, en littérature, de moquer les sentiments trop positifs, de générosité, d'abnégation, d'humanité... Affirmons au contraire, avec tranquillité, combien il est réconfortant de savoir que de tels livres existent.

**P. K.**

Ed. Héloïse d'Ormesson, 182 p., 17 €.

## Fatal colloque

L'évocation impitoyable des reniements de révolutionnaires d'autrefois

**CIRCULAIRE À TOUTE MA VIE HUMAINE**  
de Natacha Michel.  
Seuil, 274 p., 20 €.

Dans un beau roman, *Le Jour où le temps a attendu son heure* (Seuil, 1990), Natacha Michel mettait en relation le temps d'une journée radieuse de juillet 1986 et le déroulement de l'Histoire. Tel un tableau de Bonnard, le cadre évoquait la plénitude : une terrasse à Sanary, un chat, Odile, « si forte en bonheur », l'homme aimé. Et, invités, les amis, militants d'autrefois – « *Mai 68 ou plutôt ses suites, qui n'était pas une révolution mais un événement sans Histoire, le premier peut-être qui le fut.* » Pouvaient-on tenter de les confronter

au vieux révolutionnaire Varlam, l'homme de la guerre d'Espagne, de la Résistance, des camps russes ?

Nulle trace de cette harmonie dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, où un fatal colloque, au prieré de Puyvineux, en août 2002, est prétexte à revenir sur cette période qui « *s'est glissée dans l'Histoire sans en faire partie.* » Que sont devenus les révolutionnaires d'autrefois, convoqués pour participer à la mise au point de l'autobiographie de l'un d'entre eux ? La didascalie initiale invite à lire le roman comme une comédie burlesque.

Le diplomate Sébastien Lechevalier, relevant d'un double pontage, comme frappé par le syndrome de Korsakov, montre des signes « *d'amnésie antérograde.* » : il ne reconnaît

aucun de ses anciens amis. Ni même la narratrice (qui pourtant révélera plus tard qu'elle est sa première femme, Bella). C'est à elle que l'on doit les portraits féroces des participants au colloque. Tous ont « *maudit ce qu'ils avaient adoré.* », Féroé, inventeur d'une nouvelle spiritualité, l'écrivain Braille, auteur de « *l'admirable Je, moi.* », sans compter une actrice célèbre. Sébastien l'amnésique joue le rôle du fou, révéléur de tous les reniements.

Survient, inopinément, une « *jeune fille merveilleuse.* » pauvre et autodidacte, Nour, qui a découvert dans une cave des brochures et des tracts, datant de 1966 à 1972. « *La vie n'avait pas toujours été celle qu'elle connaissait (les textes employaient énormément le mot*

*"vie")*, on avait pensé la changer, des êtres humains y avaient, semblait-il, consacré leur existence. Où étaient-ils ? Qu'étaient-ils devenus ? »

Nour, poursuivie par le biologiste Démond, « *vieillard alerte, salace et fou d'amour.* », arrive en plein colloque, lors de l'esclandre suscité par Sébastien, en qui elle pense reconnaître celui qu'elle recherche. C'est elle qui, recueillant le récit testamentaire de ce dernier, sera, sans les comprendre exactement, la dépositaire des rêves d'autrefois. « *Jeune fille* » ? Pour Natacha Michel, lectrice de Giraudoux, c'est, plutôt qu'un âge, un « *état* » : qui comporte un « *amour tenace mais pas rapace de la vie* » et un « *inusable goût des commencements.* »

**M. Ph.**

## Jean Soublin, journal de bord

**NAPOLÉON, L'AMAZONIE ET MOI**  
de Jean Soublin.  
Phébus, « *D'aujourd'hui* »,  
176 p., 14,50 €.

Jean Soublin est-il un « *historien mondain* » ? Cette impertinente question, il se la pose lui-même dans le très singulier travail sur sa méthode d'écriture qu'il livre sous le titre de *Napoléon, l'Amazonie et moi*. Serait-il de ce type de « *fouineur et rêveur à la fois, précis un moment, fantasque plus tard, un peu fourmi, un peu cigale.* » ? Sans doute, tant il insiste, autant que sur sa rigueur (« *je la crois dans ma nature, mais je pense qu'il faut se méfier d'elle.* »), sur les limites de sa méthode de chercheur, compilant fiévreusement tout, sans sélection stricte, cédant aussi devant la « *loi des rendements décroissants.* »... Mais qu'on ne s'y fie pas !

Amateur enflammé des aventures au panache aussi superbe qu'inutile, le romancier a récemment exhumé la geste bien oubliée de la prise de la capitale guyanaise par les Portugais du Brésil soucieux de fixer leurs frontières avec leurs voisins français en plein blocus continental (*Cayenne 1809*, éd. Karthala, 2003). De son propre aveu, l'épisode est « *insignifiant sur le plan militaire* » et sans « *aucune conséquence diplomatique.* » mais il savait en faire un récit débordant de vie sans jamais sacrifier au strict respect de l'archive. Un petit exploit au moins aussi remarquable que celui de ces Amazoniens venus à bout de Français plus aguerris mais trahis par un commandement désastreux.

Comment Jean Soublin s'y est-il pris ? C'est ce qu'il raconte, avec une distance ironique, une lucidité dont il exagère à tout moment le verdict, toujours dépréciatif (consul-

tant en bibliothèque ? « *il faut être sympathique, et je ne le suis guère, discret, je le suis presque trop, opportuniste : là je me sens assez doué.* »), car il a l'élégance d'épingler plus volontiers ses défauts, marottes ou paresse que ses qualités, pourtant évidentes d'opiniâtreté intuitive et de sagacité holmésienne.

Fourmillant d'anecdotes, incongrues et épatantes – ces archives traitées contre les champignons, devenues cancérigènes et interdites désormais ! –, le portrait de Soublin en historien amateur est une vraie réussite. Il révèle un homme sourcilieux, exact et jamais avare de raillerie sur lui-même. Avec une distinction, une habileté et une vraie délicatesse qui sont aussi les qualités de sa plume.

**Ph.-J. C.**

★ Jean Soublin collabore au « *Monde des livres* ».

# Dévoré par son époque

Dominique Fourcade tente de trouver un chemin dans le présent, en quête du poème « qui aille à la réalité comme un gant »

**ÉPONGE MODÈLE 2003**  
de Dominique Fourcade.  
POL, 96 p., 15 €.

**SANS LASSO ET SANS FLASH**  
de Dominique Fourcade.  
POL, 78 p., 13,50 €.

**EN LAISSE**  
de Dominique Fourcade.  
64 p., 10 €.

Dominique Fourcade est le premier à poser la question : « Pourquoi trois livres en même temps ? » Il y répond avec une parfaite clarté dans le prière d'insérer commun aux trois ouvrages : « Parce qu'ils ont été écrits simultanément, mais selon des sources d'inspiration, des tonalités et des chemins d'écriture demeurés distincts... » Après la distinction, l'unité : « ...les trois livres ouvrent sur le même espace-temps, ils sont dévorés d'une même époque, et leurs trames sont étroitement mêlées ».

Cette « époque » est explicitement la nôtre : le XXI<sup>e</sup> siècle inauguré un certain 11 septembre. C'est pourquoi l'œuvre de Fourcade est moderne. Non pas à l'avant-garde du temps – il n'anticipe pas, ne fait pas de poésie-fiction –, mais dans le

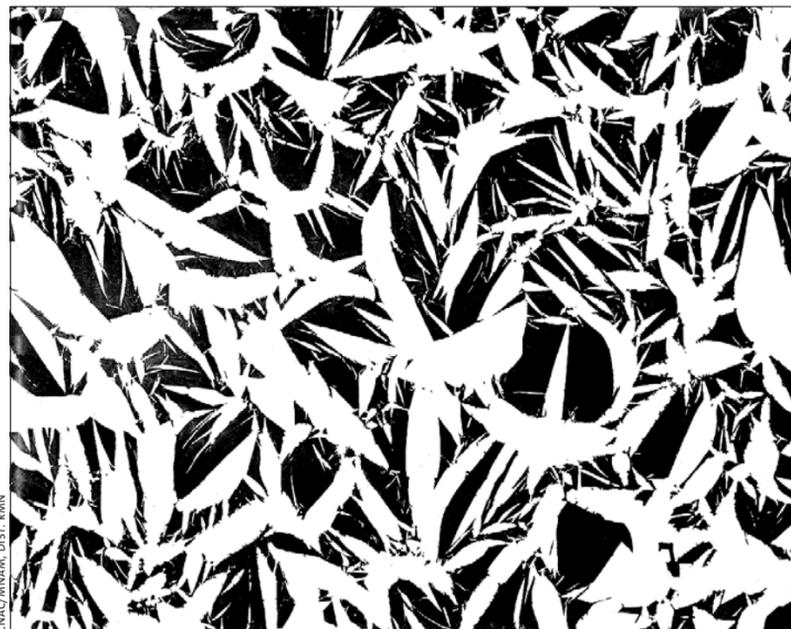
temps mouvant de l'actuel. A la différence des autres genres littéraires, la poésie n'a pas obligation de reconstituer ce qu'elle nomme. Elle peut se contenter de le donner à voir et à entendre. Et si ce qui la sollicite est un désordre, un chaos, ce désordre et ce chaos devront être audibles et visibles dans le poème. En même temps se pose évidemment la question de la subjectivité du poète. De sa personne, de sa voix, de son corps. Fourcade cite Heidegger, qui a le mieux interrogé, quoi qu'on dise, ce qu'il en est de cette présence et du « chemin » qui y conduit. « *Jamais ce chemin n'a été su d'avance : au contraire il est resté vacillant et encombré de retours brutaux en arrière et d'errances.* » Ce non-su, cette ignorance, le poète nous demande d'en partager le risque. Et aussi l'exaltation.

## MÉTAMORPHOSE POÉTIQUE

Pour mesurer ce risque et cette ignorance, il suffit de se retourner sur l'itinéraire de Dominique Fourcade. Né en 1938 à Paris, il publia son premier livre – *Epreuves du pouvoir* (éd. José Corti, 1961) – dans la mouvance et sous l'influence de René Char. Trois autres recueils suivirent, jusqu'en 1970. Puis ce furent treize années de silence au terme desquel-

les il manifesta une sorte de métamorphose poétique, une « crise », au sens mallarméen du terme. Depuis toujours, « *la poésie est en moi, sous la forme de son principe même* », écrit-il aujourd'hui. *Le Ciel pas d'angle* en 1983, puis *Rose-Déclat* un an plus tard et *Son blanc du un* (1986), tous chez POL, qui sera désormais son éditeur (avec Michel Chandeigne), en furent les premières étapes. Cette mutation n'avait pas la facilité pour principale vertu. Mais en saluant *Xbo* en 1989 (dans *Liberation*), Jacques Roubaud n'écrivait-il pas : « *L'énigme de la poésie aujourd'hui n'est pas qu'elle est difficile, elle ne l'est jamais, pour peu qu'on prenne la peine de la lire, l'énigme insupportable de la poésie est qu'elle refuse de disparaître.* »

Comme l'expliquera Fourcade – qui n'a pas l'habitude de fournir, avec sa poésie, son mode d'emploi –, il s'est agi, à partir des années 1980, d'entrer dans « l'inconnu », de perdre ses « bases », d'avancer dans le « vide ». Et surtout de faire « *quelque chose que je ne sais pas faire* ». « *Mon métier n'est pas à moi* », écrit-il aujourd'hui. Les peintres – Cézanne, Matisse et Pollock en tête – l'aideront à sortir de ce qu'il nomme le « monde chrétien », c'est-à-dire de cette idée de centralité, « avec un



Etude de Simon Hantaï (1969)

*Christ trônant, un empereur, un chef, ou un président placé au-dessus de ses sujets...* ». Toute la vision poétique, toute « l'écriture dérivante » de Dominique Fourcade en découle. C'est aussi une vision de l'époque : « *La surface est le grand thème de notre époque/ Et le tunnel sa grande réalité* », écrit-il dans *Xbo*.

« *Mais le présent comment le vit-on et qu'est-ce que c'est ?* » Trois livres sont là pour tenter de répondre à ces deux questions, ou plus exactement

pour étendre infiniment leur champ, leurs potentialités. Dans *En laisse*, il s'agit de s'interroger sur « l'écriture comme vulnérabilité », à partir de la photographie de la soldate américaine tenant un prisonnier irakien en laisse dans la prison d'Abou Ghraïb. C'est un tableau de Simon Hantaï, *Ecriture rose*, datant de 1958-1959, qui, dans *Sans lasso et sans flash*, est le motif d'une réflexion sur l'« infime cruciale petite zone non prévenue » à partir de laquelle l'auteur tente de

trouver son « chemin », ou plutôt son « *carrefour obscur* ». *Eponges modèles 2003*, enfin, est la tentative, en vers et comme en souvenir de Francis Ponge, pour penser la dissociation entre les mots et les choses, au profit de la sonorité et du souffle – tout en cherchant à « *faire un poème qui aille à la réalité comme un gant* ». Ce pourrait d'ailleurs être la définition même du beau et impossible projet de Dominique Fourcade.

Patrick Kéchichian

# Les mots et la danse

Stéphane Bouquet mêle érudition et rêverie

**LE MOT FRÈRE**  
de Stéphane Bouquet  
Champ Vallon, 112 p., 12 €.

Rarement absente des poèmes de Stéphane Bouquet, la matière autobiographique y affleure de façon indirecte. Son premier recueil, *Dans l'année de cet âge (108 poèmes pour & les proses afférentes)*, paru en 2001, se prolongeait par des commentaires, explicitant des circonstances, des références, notamment un « *hommage continué et invisible* » à Tsvetaeva. Dans le deuxième, *Un monde existe* (2002), sous le signe de William Carlos Williams, on retrouvait, avec les « *narrations américaines* », les paysages de l'émouvante *Traversée*, le film de Sébastien Lifshitz où Stéphane Bouquet, coscénariste, interprétait son propre rôle : un jeune homme à la recherche de son père inconnu.

## MOUVEMENT DES CORPS

C'est à la Villa Médicis qu'il a terminé son troisième livre, *Le Mot frère* : un beau recueil, marqué par l'influence des poètes latins, dont la fluidité mélancolique se nourrit d'une réflexion profonde sur le langage. Six séquences, pour la plupart constituées par l'addition de fragments numérotés. Esquisses de narrations, paysages parcourus, silhouettes aperçues, qui seraient venues simplement poser leurs « *traces et/ devenir la douceur ruinée d'un poème* ».

L'évocation du mot « frère », dans diverses langues, mène à l'analyse de l'expression « *frater germanus* », que les Latins « *inventèrent (...)* pour distinguer la fraternité sociale, institutionnelle, du frère réel, sexuel, germain – du frère de même enfance et de nuits partagées ».

Mêlant érudition philologique et rêverie amoureuse, le recueil s'ouvre sur le « dictionnaire de cet homme » : treize mots (dont « fleuve », « foule », « prénom », « temps ») auxquels se lie son imaginaire et dont il explore les résonances heureuses. « *Il existe au moins un dictionnaire de chaque langue, même le tchoukche dont tous les locuteurs vont mourir ; mais ce n'est pas assez (il y pense) ; il faudrait un dictionnaire de chaque homme, car aucun mot n'est le même d'une bouche à l'autre.* »

Une autre section, « Nous marchons », évoque une expérience heureuse : la participation à une chorégraphie de Mathilde Monnier. Dans le studio de répétitions, l'énergie qui circule, le mouvement des corps dans l'espace (dont la typographie retrace la disposition), offrent au poète, parmi les danseurs, la « *joie de désolitude* ». Le langage poétique s'accorde alors aux « *modalités précises* » de la danse : par son rythme, fait de cassures et d'accéléérations, il figure cet élan, cette fragile et brève plénitude.

M. Pn.

Les variations limpides de Paul de Roux et l'eau-forte de Gilles Ortlieb

# Lumière noire

Au jour le jour : le titre des *Carnets* de Paul de Roux, dont paraît le quatrième volume (1989-2000) (1), définit assez bien une manière de fixer, avec justesse et sans emphase, ce qui se propose au regard. De retenir l'impalpable, l'éphémère, aussi bien dans son nouveau recueil de poèmes, *A la dérobée* (2), que dans les notes en prose des *Carnets*. « *L'art comme invitation à l'attention* ».

Limpide, discrète, la poésie de Paul de Roux, né en 1937, est rythmée par les saisons, le frémissement du vent, les subtiles variations de la lumière, même dans une cour d'immeuble parisien : « *Tout est à voir.* » Dans les *Carnets*, autant de précision visuelle pour observer le feuillage d'un micocoulier ou une église vénitienne que pour contempler un tableau de Poussin ou de Simon Vouet.

La rêverie naît aussi de la lecture, notamment d'Arland ou de Jaccottet. Fondateur (en 1969) de la revue *La Traversée*, avec Georges Perros, Bernard Noël et Henri Thomas, Paul de Roux évoque avec émotion, dans les *Carnets* de 1991, le séjour de ce dernier à l'hôpital de Vannes puis dans une maison de retraite parisienne.

Traducteur de Séferis et de Wedekind, Gilles Ortlieb, né en 1953, exprime lui aussi une « *dette de reconnaissance* » à Henri Thomas, qu'il évoquait et citait dans *Sept petites études* : « *Le sentiment*

*d'exister se résout en attention à tout ce qui est.* » Les poèmes d'Ortlieb, *Meuse métal*, etc. (3) comme les *Carnets de ronde*, parus en 2004, (*Le Temps qu'il fait*), évoquent des pérégrinations souvent ferroviaires : on pense à Réda, à Goffette, on trouverait aussi en germe, chez Charles Cros, toute « *une poésie déambulante des faubourgs et des banlieues qu'on ne savait pas d'extraction si lointaine* ».

## « INVENTER SES LECTEURS »

Paysages de l'ancien bassin minier, voisins de compartiment apparaissent dans des « vignettes » : « *Ne les aurai-je pas assez vus et observés, / ces wagons à l'abandon, aux vitres crevées, avec entassement/ d'essieux et de tire-fond rouillés, et ces barques à demi noyées/ sur un étang de pêcheur (...)* Spectacle su pour ainsi dire par cœur / que viennent parfois distraire d'infimes distorsions optiques / dans le coin d'une fenêtre... »

Ortlieb est attiré par les écrivains comme Bove, Guérin et Calet, qui ne se réclament d'aucune école et affirment, comme Forton : « *Mieux vaut inventer ses lecteurs.* »

Et, lorsqu'il évoque Baudelaire dans la belle collection « L'un et l'autre » (4), c'est pour s'attacher aux deux années où, par inertie et procrastination, « *Charles du Mal* » (ainsi désigné dans *Le Figaro* par Hippolyte Babou) prolonge un séjour délétère à l'hôtel Au Grand Miroir à Bruxelles, de 1864 à 1866.

Retournant sur les lieux, s'appuyant sur les témoignages – « *tâche malcommode, prête à verser à tout instant dans l'enjolivement, la fiction* » –, Ortlieb évoque l'insuccès des conférences, les problèmes d'argent, l'amitié avec Félicien Rops qui gravera le frontispice des *Epaves*, la chute à l'église Saint-Loup à Namur qui annonce l'ictus hémiparalytique.

Et l'insatisfaction de soi devenue exaspération, les sarcasmes déversés sur des feuilles non classées, les premières impressions « *criardes et hallucinées, effarantes* », le livre sur la Belgique resté en projet – ce « *capharnaüm de notes* » dont parle l'éditeur Poulet-Malassis ? « *Vouloir écrire un livre*

*sur le livre qu'il a voulu écrire ou l'embryon de livre qu'il a laissé, c'était aller à la rencontre des mêmes difficultés, ou au-devant de la même impossibilité.* »

Au-delà d'un inévitable « *mouvement de recul* », Gilles Ortlieb, dans ce fervent récit à l'encre noire, cette eau-forte admirable et sinistre, impose cette taraudante question : « *Est-il possible de dire l'ennui et le rien ?* »

Monique Petillon

(1) Ed. Le Temps qu'il fait, 216 p., 19 €.

(2) Gallimard, 110 p., 13,90 €.

(3) Ed. Le Temps qu'il fait, 88 p., 13 €.

(4) *Au grand miroir*, Gallimard, « L'un et l'autre », 144 p., 17,50 €.

## ZOOM



■ **AU CABARET DE L'ÉPHÉMÈRE, d'André Velter**  
« *Dieux de tous les pays/ Oubliez-nous.* » André Velter, dont les lecteurs du

« Monde des livres » connaissent la signature et les auditeurs de France-Culture la voix, ne cherche pas sa consolation loin des choses d'ici-bas. Et même s'il fréquente assidûment les hauts sommets réels de la planète et les lieux saints de l'Orient proche ou lointain, sa spiritualité n'est pas de révérence. Il aura toujours répugnance à se mettre à genoux. C'est plutôt du côté des ivresses sacrées – ici en hommage à Omar Khayyam, « *compagnon fidèle* » – et des pouvoirs humains, ou en quelques mauvais lieux, tel

## ■ TREMBLER COMME LE SOUFFLE TREMBLE, de Bernard Vargaftig

Il y a quelque chose de serein et pourtant de brisé dans la voix de Bernard Vargaftig. Sa poésie a toutes les inflexions de la simplicité, et elle est pourtant savante dans ses rythmes, sa syntaxe, la richesse de ses détails. Elle semble classique, et elle est foncière moderne, concrète et pourtant chargée d'inquiétude et de questions face à l'invisible. Dans la régularité de sa prosodie, elle reste ce « *tremblement devenu clarté* ». P. K.

Ed. Obsidiane, « *Les solitudes* », 70 p., 13 €.

## ■ ENVIRONS DU BOUC, de Sophie Loizeau

Avant de lire ce remarquable recueil de Sophie Loizeau, on ne savait pas que la poésie paysanne, avec tous les animaux de la ferme rassemblés, pouvait avoir de si lestes accents. Mais attention, rien d'égrillard ici, l'accent est grave, sombre, comme l'animalité que nous frôlons sans cesse, comme cette « *frénésie en pleine nature ce bas plissement parallèle au pli de l'aine faille aimée qui sève d'être vue* ». P. K.

Ed. Comp'act (distribution La Féderation), 130 p., 17 €.

## ■ SAIT-ON JAMAIS. Poèmes 1995-2004, de Casimir Prat

Comme le rappelle Guy Goffette dans sa préface, Francis Ponge salua en 1982 la « *sensibilité extrême* », la « *justesse et retenue de l'expression* » et la « *simplicité de la langue* » de Casimir Prat. Un tel salut vaut référence. Mais, à lire le mince recueil

des poèmes de cette dernière décennie, on témoignera que Ponge ne s'était pas trompé. Certes, on pourra juger cette poésie élégiaque et prosaïque, intimiste et souple (pour citer à nouveau le préfacier), à contre-courant d'une réflexion plus actuelle et risquée sur la langue poétique... Il sera difficile de nier le plaisir immédiat qu'elle procure. P. K.

Gallimard/L'Arpenteur, 86 p., 10,90 €.

★ Signalons deux essais importants, chez José Corti : *Paysage et poésie, du romantisme à nos jours*, de Michel Collot (444 p., 25 €), et *Adieux au poème*, de Jean-Michel Maulpoix (334 p., 20 €) ; et *De la poésie*, entretien de Philippe Jaccottet avec Reynald André Chalard, d'abord publié dans la revue *Le Nouveau Recueil* (Arléa, 64 p., 11 €) ; enfin, l'anthologie sur *La Poésie suisse romande*, présentée par Marion Graf et José-Flore Tapy (Seghers, 310 p., 20 €).

# Il était une fois à Collioure

Une révolution artistique eut lieu durant l'été 1905, dans cette petite commune où séjourna Matisse : la naissance du fauvisme

**MATISSE-DERAIN**  
**1905, un été à Collioure**  
de Joséphine Matamoros et Dominik Szymusiak.  
Gallimard, « Découvertes »,  
48 p., 7,5 €.

**MATISSE, OU LE MIRACLE DE COLLIOURE**  
de Jean-Pierre Barou.  
Payot, « Petite bibliothèque »,  
160 p., 7,5 €.

Deux petits livres sont publiés à l'occasion de l'exposition « Matisse-Derain, Collioure 1905 » qui se tient au Musée de Céret jusqu'au 2 octobre, avant de déménager (du 22 octobre au 8 janvier 2006) au Musée Matisse du Cateau-Cambrésis. L'un est dû aux conservatrices desdites institutions, Joséphine Matamoros et Dominique Szymusiak (Gallimard, également éditeur du catalogue scientifique de l'exposition). Un joli livre d'images de la collection « Découvertes », avec des commentaires courts, que le choix par les éditeurs de concevoir l'ouvrage comme un jeu de plage complexe, mais ludique, rend difficile à lire d'une traite.

L'autre est la réédition d'un texte publié en 1997 par Jean-Pierre Barou, un des fondateurs du quotidien *Libération*, qui se passionne depuis pour les sociétés non occidentales. Pas d'illustrations, mais un texte dense. Le ton en est libre,

mais le sérieux du travail de recherche est indubitable. Cela vaut mieux, car il présente une thèse originale, défendue naguère dans une exposition montrée à Perpignan (*Le Monde* du 20 juillet 1998), à laquelle Jean-Pierre Barou collaborait : autant que la violente lumière locale, les « indigènes » de Collioure ont eu une influence déterminante sur la naissance du fauvisme.

Parmi ces « sauvages » autochtones, un viticulteur nommé Gustave Fayet, qui, de 1900 à 1910, acheta trente tableaux et bois sculptés, cinquante-six gravures et douze céramiques de Gauguin. C'était alors la plus importante collection du monde : elle formait la base de l'hommage que le Salon d'automne rendit à Gauguin en 1905. Matisse les avait vus avant tout le monde. Avant Picasso, qui ne les découvrit qu'à l'ouverture du Salon, en octobre. Dès son retour de Collioure en septembre 1905, Matisse s'était en effet précipité rue de Bellechasse, où le riche marchand de vin possédait un hôtel particulier qui abritait sa collection.

Il semble qu'il en ait déjà eu un aperçu quelques mois plus tôt, en février 1905. En mai, il délaisse Saint-Tropez où il s'essayait au divisionnisme dans l'atelier de Signac pour aller à Collioure, premier de quatre séjours qui, cumulés, dureront un an et demi. En octobre 1905, le scandale de la peinture

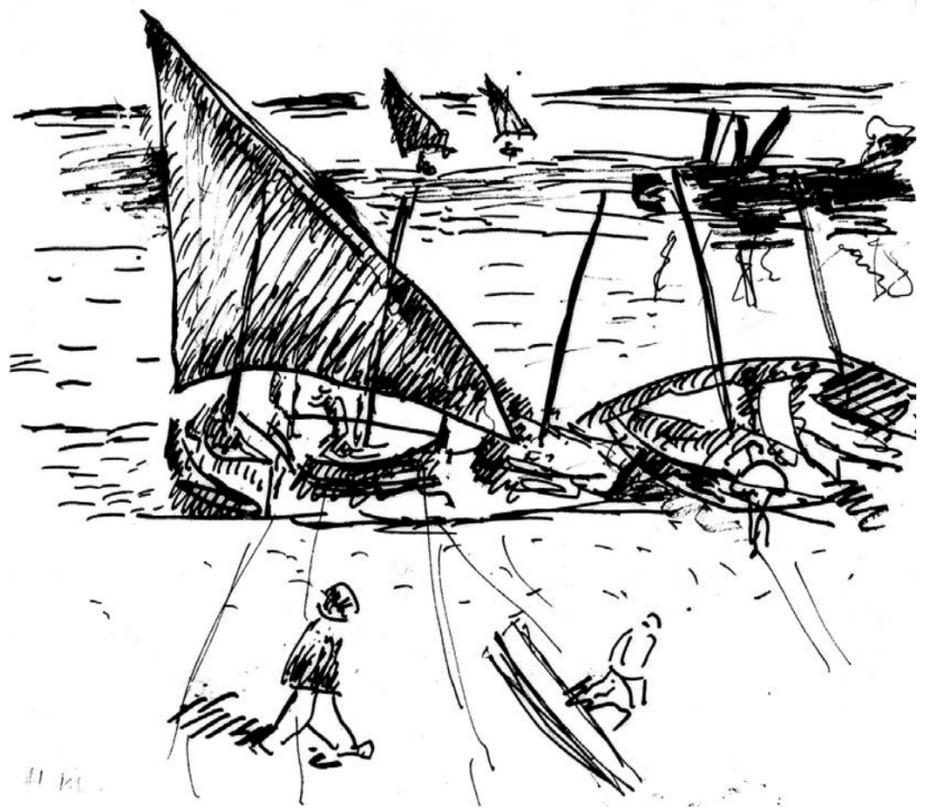
fauve éclate au Salon d'Automne. Signac le ressent comme un trahison. Le reste du monde, comme une giflé : 1905 devient une date-clé de l'histoire de l'art, celle retenue par le Centre Pompidou pour le début de ses collections.

## BASTION DE L'ART MODERNE

Une autre gloire locale, Maurice Fabre, également viticulteur, collectionnait les mêmes artistes que Fayet : au début du siècle, l'art moderne avait donc son bastion, érigé grâce aux pochetrons du Roussillon. Vivait aussi, non loin de là, au domaine de Saint-Clément, Georges-Daniel de Monfreid, peintre amateur, ami et exécuteur testamentaire de Gauguin, qui lui expédia de ses îles, en mars 1901, des caisses contenant l'ensemble de ses sculptures.

Si la lumière du Sud fut donc pour beaucoup dans la course vers la libération de la couleur à laquelle se livrèrent Matisse et Derain durant leur séjour de l'été 1905, elle serait ainsi magnifiée par un éclat venu de beaucoup plus loin, du ciel des îles Marquises. Sur place, d'autres peintres virent ces ensembles exceptionnels, et s'en nourrissent avant Matisse et Derain. Émerge ainsi la figure oubliée d'Étienne Terrus (1857-1922), Fauve avant l'heure, selon Jean-Pierre Barou.

Maillol disait de lui : « Toutes les touches de Terrus sont vivantes com-



SUCCESSION HENRI MATISSE

« Barques à Collioure » de Henri Matisse (1905)

me les notes de Mozart. » Pas moins. Absent de la plupart des dictionnaires, un musée lui est pourtant consacré dans la petite ville d'Elne (Pyrénées-Orientales). « *Un surdoué* », écrit Jean-Pierre Barou. La critique locale lui reproche une « *fougue outrancière* ». Le commentaire de Derain, dans une lettre à Vlaminck,

est encore plus explicite : « *J'ai encore trouvé un anarchiste*, écrit-il pour lui relater sa rencontre avec Terrus. *Partout où je vais, je me flanque dans des anarchistes qui détruisent le monde tous les soirs et le reconstruisent tous les matins.* » De là à imaginer que le fauvisme est né d'une « cordée » Terrus,

Derain, Matisse, placée sous les auspices du défunt Gauguin, comme le fait Jean-Pierre Barou, il y a un pas, que tous les historiens d'art patentés n'ont pas franchi. Mais son récit du « miracle de Collioure » donne une petite histoire bien plus rafraîchissante que la grande.  
**Harry Bellet**

# La pensée sauvage de Peter Brook

Un décryptage du travail du metteur en scène britannique

**PETER BROOK**  
**Vers un théâtre premier**  
de Georges Banu.  
Seuil, « Points Essais »,  
362 p., 9 €.

Universitaire spécialiste de théâtre, Roumain installé en France, Georges Banu a écrit plusieurs livres sur la scène ou sur la peinture. Ses ouvrages sensibles et précis témoignent d'un long accompagnement des hommes et des femmes de théâtre. Depuis trente ans, il suit les créations de Peter Brook, il observe le metteur en scène britannique installé à Paris, il dialogue avec lui. Cette écoute est à l'origine de *Peter Brook, vers un théâtre premier*, livre d'expérience et de questionnement plutôt que leçon assénée du haut d'une chaire.

En 1970, Peter Brook quitte la Royal Shakespeare Company et s'installe peu après à Paris, où il fonde son Centre international de recherches théâtrales (CIRT). Il aménage le théâtre alors abandonné des Bouffes du Nord. Depuis, il n'a cessé de créer des pièces qui rencontrent l'adhésion du public et l'admiration de la critique : *Timon d'Athènes*, *La Conférence des*

*oiseaux*, *La Tragédie de Carmen*, *La Corisaïe*, *Le Mahabharata*, *La Tempête*, *Hamlet*, etc.

Georges Banu égrène, en une série de chapitres courts, les notes de la gamme « brookienne », les signes de son esthétique, les principes de son travail. Le titre du livre fait référence aux arts premiers, pour signifier la recherche des sources de l'art dramatique propre à Peter Brook. Ce dernier a beaucoup voyagé, en Orient, chez les Indiens des États-Unis et en Afrique, où il retourne souvent. Il cherche « *l'homme premier* », figure d'« *une identité réfractaire au polissage* », selon Georges Banu. Pour le retrouver, il s'appuie sur « *l'acteur africain*, *l'acteur indissoluble dans le modèle européen*, *l'acteur premier* », estimant que « *c'est ce corps-là qui lui permettra de toucher au centre oublié de l'être* ».

## FAIRE SURGIR L'IMPRÉVU

Le travail avec une équipe pluriethnique est une constante. Non seulement Peter Brook forme des ensembles internationaux pour chacune de ses créations, mais encore les rôles sont attribués sans lien avec les origines. Un personnage de Shakespeare peut être joué par un

Blanc, un Noir ou un Asiatique. Ce qui compte, c'est l'« illumination » de la présence du comédien sur scène. Plusieurs chapitres du livre s'attardent sur les acteurs piliers du CIRT et décrivent le mode de préparation des spectacles : Brook privilégie l'improvisation plutôt que la répétition classique, cherchant à faire surgir l'imprévu, la créativité du groupe. « *L'acquis et l'instinct, la règle et la liberté : c'est leur coexistence qui l'intéresse.* » Comme l'intéresse le double « foyer » de sa création, le modèle shakespearien et le territoire africain.

Pour exprimer la « pensée sauvage » de l'artiste, selon l'expression qu'il emprunte à Claude Lévi-Strauss, Georges Banu décrit ses codes, depuis le tapis - tapis du conteur, tapis qui concentre l'énergie des acteurs et l'attention des spectateurs - jusqu'à la musique, intégrée sur scène, partenaire des œuvres.

« *Le théâtre n'est que le monde concentré* », aime à dire Peter Brook. Au terme du livre, la personnalité de l'homme de théâtre reste parfaitement mystérieuse, puisque seule compte la « joie » de l'acte créatif.

**Catherine Bédarida**

**MAURICE RAVEL**  
de David Sanson.  
Actes Sud, « Classica »,  
160 p., 15 €.

Inaugurée il y a moins d'un an et demi par le *Chopin* d'Alain Duault et le *John Adams* de Renaud Machart, la collection « Classica » s'est très vite créée une visibilité dans un secteur pourtant mal servi par la critique. Actes Sud n'a cependant pas attendu 2004 pour s'impliquer fortement sur le champ musicologique, de la logique des séries - « Musiques du monde », pour l'heure en sommeil - à l'édition de monographies - reparaissent, réunis, deux essais de Jacques Drillon, publiés à dix ans de distance, *Liszt transcritur* (1986) et *Schubert et l'infini* (1996) dans la « Série musique » (208 p., 20 €).

Mais l'association avec la revue *Classica-Répertoire* a changé la donne. Sans reprendre le cahier des charges de l'« historique » collection « Solfèges » du Seuil, « Classica » en vise le public : le lecteur amateur de musique soucieux d'entrer plus avant dans un univers singulier puisqu'il s'agit pareillement de monographies consacrées à des compositeurs. Mais là où « Solfè-

ges » jouait de l'approche biographique et de l'iconographie raisonnée, « Classica » laisse le champ ouvert. Le *Gustav Mahler* de Stéphane Friédérich comme le *Donizetti* de Philippe Thanh avouaient un découpage strictement chronologique, quand Rinaldo Alessandrini traitait, avec la science et la flamme qu'on connaît à l'interprète, d'un Monteverdi plus intime, au cœur de la réflexion du musicien.

## « SUPER-EXCENTRIQUE »

Après *Leos Janacek*, de Jérémie Rousseau, et *Sibelius*, de Jean-Luc Caron, voici que les deux dernières parutions donnent une autre tonalité à la collection. Le *Maurice Ravel* de David Sanson tourne résolument le dos à l'approche biographique pour ne s'attacher qu'à décrypter, sans réel espoir de le dissiper vraiment, le « mystère » du compositeur - que Marcel Marnat, dont l'étude, chez Fayard, fait autorité depuis près de vingt ans, voit comme « *le dernier personnage proustien qui ait su ne pas devenir anachronique* ». « *Super-excentrique décadent* » au dire de Ricardo Vines - il est vrai que Ravel fit siennes les théories esthétiques de Poe, Baudelaire... -, « *géomètre du mystère* »

selon Roland-Manuel, autre de ses proches, Ravel est ici présenté par touches impressionnistes. Ce qui rend justice à sa singularité - il fut reconnu en marge des distinctions honorifiques et des consécration officielles -, à ses engagements, de l'affaire Dreyfus à la Grande Guerre qu'il tient à faire malgré sa faible constitution, à sa clairvoyance aussi - il stigmatise le repli xénophobe de ceux qui veulent dès 1914 bannir des programmes de concerts Bach, Mozart, Schumann ou Wagner (« *notre art musical ne tarderait pas à dégénérer, à s'enfermer dans des formules poncives* »). L'homme qui tente, avec ses *Histoires naturelles*, de tordre le cou à l'éloquence, avant, avec *Chansons madécasses*, de contester l'esprit du colonialisme, a une approche synesthésique qui en fait un artiste à part.

Comme Romain Rolland qui, écrivain et historien de l'art, fait un chemin inverse en investissant la musique avec la même grâce évidente. Seule réédition à ce jour, son étude sur Haendel entre ainsi dans la collection d'Actes Sud (256 p., 16 €). Le texte a près d'un siècle (1910) mais son propos, très audacieux en son temps, n'a pas perdu de sa force.

**Ph.-J. C.**

## ZOOM



■ **LA TOUR VAGABONDE**, de Serge Prokofiev. Il a fallu attendre cinquante ans après la mort du compositeur pour que paraissent à Moscou la petite douzaine de récits que Prokofiev

composa entre 1918 et 1921, au fil de ses errances, du Transsibérien aux États-Unis, avant qu'il ne revienne en Russie et ne close cette brève parenthèse. Trois des onze textes publiés en 2003 nous parviennent aujourd'hui, illustrés par le calligraphe David Lozach. On y retrouve l'inspiration grinçante et caustique des maîtres russes du XIX<sup>e</sup> siècle, un goût propre de la facétie, de l'ironie plus ou moins souriante, qui font autant penser aux folles plaintes de Trenet, avec la fugue de la Tour Eiffel en quête de l'antique Babel, qu'à

l'écho satanique de Boulgakov. Un avant-goût qui appelle l'intégrale du cycle. **Ph.-J. C.**  
**Traduit du russe par Gérard Abensour, éd. Alternatives, « Pollen », 80 p., 10 €.**

## ■ LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

de William Shakespeare. C'est à la demande d'Elisabeth I<sup>re</sup> elle-même, charmée par « *l'admirable caractère* » de Falstaff, héros du drame historique *Henri IV* (1598) que la tradition attribue l'écriture de cette comédie enlevée où le vieux chevalier, finalement bien naïf, campe un amoureux grotesque. Dans l'introduction que signe le traducteur Félix Sauvage, chacun révisera les hypothèses d'identification des protagonistes de la pièce, publiée peu avant la mort de la reine (1602). C'est là le quatrième volet anglais des « Classiques en poche », moins exclusivement voués au latin et au grec qu'on ne

le croit. A compléter la promotion de *Richard II* mais aussi *Volpone* ou le *Renard* de Ben Jonson et *La Tragédie Histoire du Docteur Faustus*, de Christopher Marlowe. **Ph.-J. C.**  
**Les Belles Lettres, « Classiques en poche », 256 p., 7 €.**

## ■ L'ART DU CHEF D'ORCHESTRE

de Georges Liébert. A l'heure où disparaît avec Carlo Maria Giulini la dernière légende du XX<sup>e</sup> siècle, la reprise en poche de la copieuse anthologie que Georges Liébert consacra en 1988 aux textes que ses confrères, anciens et modernes, consacrent à la direction d'orchestre, est des mieux venues. Berlioz et Wagner bien sûr, mais aussi Felix Weingartner, Bruno Walter et Charles Munch, dont les témoignages sont présentés et judicieusement commentés, livrent ainsi l'image archétypale d'un artiste singulier, aujourd'hui indispensable mais qui s'imposait à peine il y a cent ans

quand Sarasate raillait la promotion de ce soliste (« *Supposez qu'il n'y ait pas d'orchestre, et qu'ils se tiennent là tout seuls. Est-ce qu'on les paierait quand même - eux et leurs petits bâtons ?* »). Le Kreisler inquiétant et démoniaque inventé par Hoffmann s'incarna dès Bülow, plus encore avec Mahler. Un retour captivant sur un seigneur dont le règne récent a révolutionné la vie musicale. **Ph.-J. C.**  
**Hachette, « Pluriel », 896 p., 14 €.**

## ■ DERNIÈRE LETTRE A THEO

de Metin Arditi. Il en va des coups de pinceau de Van Gogh comme des mots dans une lettre : ils viennent et s'enchaînent sous la puissance de l'émotion. Des lettres, Vincent en a échangé avec son frère Théo, dans la même fièvre avec laquelle il peignait ses tableaux. L'essayiste et écrivain turc Metin Arditi, émigré à Genève, imagine ici un dernier message à Théo, écrit le

27 juillet 1890. Le jour du suicide dans le champ de blé d'Auvers-sur-Oise. Une lettre si peu fictive, tout aussi bouleversante que la correspondance réelle des deux frères... Vincent témoigne, une dernière fois, qu'il n'a que la force de la couleur pour justifier son existence. Lui qui vécut pour son art, faite d'en vivre, avale ses couleurs pour incarner la peinture et se rendre visible. Car « *le regard qui vous évide vous transperce encore plus que les autres* ». Surtout quand cet œil glissant est celui du père, Theodor van Gogh, qui ne reconnaît pas l'existence de son fils, né le jour anniversaire de la mort prématurée d'un premier Vincent. Metin Arditi nous livre ainsi une magnifique peinture, dans les couleurs de Van Gogh, de l'anéantissement physique et psychique d'un génie non avenu aux yeux de son père. **St. L.**  
**Actes Sud, « Un endroit où aller », 42 p., 8,50 €.**

# Maxime Rodinson, l'érudit du XX<sup>e</sup> siècle

Savant, philologue, historien, sociologue, grand spécialiste du Moyen-Orient, il aimait sa vie « en cercles concentriques ».

Revendiquant sa « marginalité », il accomplit toute sa carrière scientifique sous le signe des Lumières et de la Raison

**SOUVENIRS D'UN MARGINAL**  
de Maxime Rodinson.  
Préface de Pierre Vidal-Naquet.  
Fayard, 434 p., 22 €

Était-ce un homme d'un autre temps, celui dont Pierre Vidal-Naquet écrit dans sa préface qu'il était le plus grand érudit qu'il ait jamais rencontré ? Oui, si l'on considère l'ampleur du champ de ses connaissances, tardif mais authentique héritier des Encyclopédistes. Non, si l'on prend en compte son souci de s'insérer constamment dans son siècle, d'intervenir dans les débats les plus brûlants à la lumière de son savoir. De ce savant, philologue, historien, sociologue et j'en

## ■ François Maspero

passé, spécialiste du Moyen-Orient (mais pas seulement), qui a tenu la chaire d'« éthiopien et sudarabique » à l'École pratique des hautes études, un de ses maîtres avait dit que, « s'il existait une langue sémitique sur la Lune, il ferait le chemin nécessaire pour l'apprendre ». Mais alors pourquoi, lui qui a fini sa vie couvert de décorations et membre d'un nombre impressionnant de sociétés et de commissions scientifiques, s'être qualifié de « marginal » ?

On trouvera bien entendu la réponse dans le livre. Dès la première page, il annonce la couleur, citant en allemand Rainer Maria Rilke : « *J'aime ma vie en cercles concentriques / s'élargissant au-dessus des choses...* » Ce sont les multiples aspects de ces « cercles concentriques » qu'il avait commencé à évoquer dans ces pages dont la rédaction a été interrompue par la mort,

le 23 mai 2004 à Marseille. On aura donc peu d'aperçus sur la carrière universitaire, les multiples champs de recherche toujours « s'élargissant », l'élaboration de ses livres, du *Mahomet* qui l'a fait connaître en 1961 à *De Pythagore à Lénine*, publié en 1993, en passant par *Peuple juif ou problème juif ?* (1981). Sans oublier un livre jubilatoire sur la cuisine arabe médiévale. Mais on lira le récit vivant, où temps et péripéties se nouent et se dénouent un peu à la manière d'un conte oriental, d'années de formation hors du commun.

Maxime Rodinson est né en 1915 à Paris dans une famille juive émigrée de Russie. Son prénom est un hommage à Maxime Gorki.

Le père possède un atelier de fabrication d'imperméables. Anarchiste, il pense que le monde deviendra meilleur grâce à l'éducation du peuple. Moïse Rodinson diffuse *L'Ami des ouvriers* et s'emploie à la création de bibliothèques populaires. Une éducation laïque, donc, qui fera s'élever Maxime Rodinson à la fin de sa vie contre « la peste communautaire » : « Des dizaines de milliers de juifs français ne le sont que par descendance. Ils n'appartiennent pas à une communauté religieuse juive. (...) Ils n'ont aucune trace de culture juive ou bien peuvent s'y intéresser quelque peu comme d'autres (ou eux-mêmes) s'intéressent à la culture chinoise. » Dans un article de 1989, évoquant « les maladies mortelles » du communautarisme et prenant l'exemple du Liban, il écrivait : « *Un Georges Marchais serait catalogué comme catholique.* »

A l'instar du grand anarchiste russe (et prince) Kropotkine, la révo-



Maxime Rodinson, 1994

lution d'Octobre semble réaliser les espoirs du père, lui qui avait joué aux échecs avec Trotski. Le jeune Maxime adhéra au communisme, non comme une croyance, mais parce qu'il voit dans cette « grande leçon à l'Est » un pas décisif de la Raison. Un pas qui sera long : même s'il cultive à titre personnel un « scepticisme » qui relève d'une « volonté profonde de se garder un domaine réservé », il n'est exclu du Parti communiste qu'en 1958... Entre-temps, il aura appris l'espéranto, symbole

d'union universelle, et le russe pour correspondre avec des membres de sa famille demeurés à Vitebsk.

## ■ SAUTE-RUISSEAU

Son cursus scolaire s'arrête à l'âge de 14 ans, avec le certificat d'études complémentaire. Il est garçon de courses, « saute-ruisseau » aimait-il à dire. Il poursuit ses études seul, passe son bac à 18 ans. Il lit énormément, suit des cours du soir, est auditeur libre à l'École des langues orientales (où il obtient des

diplômes de turc, d'amharique et d'arabe), fréquente l'École du Louvre (les cours de René Dussaud sur l'archéologie orientale), passe une licence... L'énumération serait trop longue, comme celle de ses maîtres, dont la liste va de Régis Blachère à Paul Rivet en passant par Marcel Mauss et Louis Massignon. Mobilisé en 1939, il est expédié au Liban, où, travaillant pour les Forces françaises libres, il approfondit sur le vif sa connaissance du Moyen-Orient. Ses parents, restés

à Paris, finiront dans l'abattoir d'Auschwitz. En apprenant la nouvelle, il avoue avoir pensé un moment « *prendre le train pour Jérusalem* ».

Les pages où il rend compte de ses lectures d'apprentissage ne sont pas les moins passionnantes. Sacrifiant tout à l'acquisition des livres, il était de ces bibliophiles trop rares pour qui leur valeur tient avant tout à leur contenu. Il fréquente la bibliothèque des Amis de l'instruction, dès 14 ans lit Helvétius, Voltaire et Rousseau, est fasciné par Schliemann, puis s'oriente vers des lectures formatrices telles que celle d'Ernest Renan : il est émerveillé par « *la découverte des méthodes de la discussion érudite et de son esprit méticuleux, acharné et méfiant à l'égard de toutes les sources d'erreurs que multiplie à plaisir le fonctionnement de l'esprit humain en général, en tous temps et en tous lieux* ». Toute sa carrière scientifique se déroulera sous le signe de cette « *discussion érudite* », sous celui aussi des Lumières et de la Raison : il fut un proche de l'Union rationaliste.

Cela n'est qu'un bref aperçu d'un des cercles concentriques de sa vie. Le lecteur en trouvera d'autres, et l'humour, accompagné d'ironie lucide, n'était pas le moindre. Ceux qui l'ont connu savent qu'il possédait un extraordinaire vaste répertoire d'airs d'opérettes et de chansons populaires. Telle cette chanson de 1924, sur Poincaré, qu'il cite : « *On en fera du saucisson, tontaine / Tous les flics s'en boufferont, tontaine / Espérons qu'ils en crèveront, tonton...* » Une manière de revendiquer encore sa « marginalité » au cœur de sa carrière scientifique.

## L'islam face au choc des civilisations

Les principaux ouvrages de Bernard Lewis sont réédités dans la collection « Quarto »

**COMMENT L'ISLAM A DÉCOUVERT L'EUROPE**  
de Bernard Lewis  
Gallimard, « Tel », 2005,  
344 p., 8,50 €.

**ISLAM**  
de Bernard Lewis  
Gallimard, « Quarto »,  
1 344 p., 25 €.

Bernard Lewis est né en 1916 et a commencé à publier vers 1937. Il n'a jamais cessé depuis. C'est dire que son abondante production s'étire sur près de soixante-dix ans (la revue *Foreign Affairs* de mai-juin 2005 vient de publier un article sur liberté et justice dans le Moyen-Orient moderne). Maxime Rodinson, son contemporain, disait de lui que la force de son travail réside d'abord dans son aisance à circuler dans les textes arabes, persans et turcs ainsi que dans sa connaissance des principales langues européennes. Les éditions Gallimard ont eu l'excellente initiative

## ■ Henry Laurens

de republier dans un format moderne plusieurs de ses principaux livres traduits en français. Ils sont le fruit de dossiers ouverts il y a plusieurs décennies et régulièrement mis à jour. Il en a été de même pour les publications à l'occasion des rééditions et des traductions.

Contrairement à la très grande majorité des membres de la corporation des orientalistes, Bernard Lewis s'est peu consacré à de savantes monographies érudites et spécialisées. Son domaine de prédilection porte plutôt sur de vastes synthèses enjambant les siècles, dans une perspective comparative par rapport à l'histoire européenne et occidentale. Il est un peu l'analogue d'un Renan qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, faisait l'histoire des langues et des peuples sémitiques en comparaison avec celle des Indo-Européens.

Les recueils présentés ici portent sur comment l'islam a découvert l'Europe, les Arabes dans l'histoire, race et esclavage au Proche-Orient, juifs en terre d'islam. Il s'agit d'un parcours au galop du VII<sup>e</sup> au

XVIII<sup>e</sup> siècle. La volonté de « démythologiser » une légende dorée de la civilisation islamique qui, dans ces domaines, aurait été moralement supérieure à la civilisation européenne l'occupe. On peut largement conclure avec lui qu'il existe aussi bien des zones sombres dans l'histoire de l'islam mais qu'en comparant les deux civilisations dans leur phase dite « prémoderne » la situation des minorités raciales et religieuses dans l'islam a été en général plus acceptable qu'en Europe dans les mêmes périodes.

Plus gênante est la méthodologie suivie. Les références utilisées sont purement textuelles, renvoyant à des chroniques, des voyages, des écrits philosophiques et juridiques : on passe très rapidement d'une page à l'autre à des siècles de distance, sans vraiment que les contextes économiques et sociaux soient affirmés, donnant ainsi une forte impression de fixisme dans l'histoire de l'islam. C'est comme si l'histoire européenne était écrite en mettant sur le même plan l'Empire de Charlemagne, la France de Philippe le Bel, l'Espagne de Philippe II ou l'Autriche de Joseph II.

En revanche, on doit se féliciter de la mise en avant des textes de l'époque ottomane, largement dédaignés par les auteurs qui l'ont précédé. La richesse de l'information est impressionnante et bien des aperçus sont passionnants. Ces ouvrages ont été novateurs dans leur temps et comme il se doit, depuis leur rédaction, de nouvelles monographies sur les sources utilisées ont permis de préciser, voire, dans certains cas, de modifier les perspectives tracées par Bernard Lewis. Mais c'est lui qui a défini les problématiques qui ont permis la réalisation de ces travaux ; de ce fait, son apport a été capital.

Comme il le rappelle lui-même, toute histoire est histoire contemporaine car impliquée dans les débats de son temps d'écriture. En ce qui concerne les deux derniers siècles, son apport a été nettement plus discutable, en raison des engagements politiques qu'il contient. Face à un discours victimaire sur les méfaits

de l'expansion et de la colonisation européenne, il a repris le vieux discours datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur le « choc des civilisations ». Certes pour lui les civilisations occidentales et islamiques sont des variantes de la même civilisation fondée sur l'héritage juif et hellénistique, mais c'est la même guerre commencée au VI<sup>e</sup> siècle qui se continue aujourd'hui. La même thèse est avancée par les islamistes.

Dès lors, s'il fait de l'affrontement avec la domination occidentale le grand thème des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ce qui est l'évidence même, il le cadre dans une comparaison constante et dévalorisante avec le modèle libéral occidental, vue dans la perspective mythologique anglo-saxonne faisant naître le libéralisme de la féodalité européenne et de la tradition judéo-chrétienne, et non dans l'expression des rapports de domination.

## POLÉMISTE REDOUTABLE

L'impression qui se dégage de la lecture de cette partie est que les musulmans ont eu tort de choisir l'indépendance sous de mauvais maîtres plutôt que de rester sous l'autorité des bons dirigeants coloniaux européens. Il l'atténue par son penchant pour l'Empire ottoman et la Turquie moderne. Il passe pratiquement sous silence l'âge libéral cher à Albert Hourani dont le nom ne semble pas mentionné dans les références comme d'ailleurs l'essentiel des auteurs qui ont traité de ces périodes, sauf dans le domaine des études turques que

visiblement il connaît mieux que les études arabes. On peut craindre que ces auteurs soient assimilés à « ces vils gribouilleurs qui, depuis quelque temps, déshonorent notre profession ». L'économie et le social sont pratiquement absents de son interprétation et, à le croire, le nationalisme arabe a pour source principale d'inspiration le fascisme et le nazisme puis le communisme soviétique.

Polémiste redoutable, Bernard Lewis s'en prend aux universitaires « sympathisants » de leur objet d'études dont il laisse entendre qu'ils le sont pour des raisons basées matérielles. S'il a le droit de se revendiquer de l'esprit critique, il manque de générosité pour les peuples qu'il étudie. Une autre vision de l'islam dans son histoire comparée avec l'Europe est possible. Son contemporain, trop tôt disparu, Marshall G. S. Hodgson, l'a démontré magistralement avec une hauteur de vue et une intelligence des situations qu'on aimerait trouver chez Bernard Lewis. Son *Venture of Islam* n'a toujours pas été traduit en français.

Proche des néoconservateurs et des milieux américains pro-israéliens (la revue *Commentary* en particulier), Bernard Lewis a servi d'autorité de référence à ces mouvements. En 1991, il a théorisé une « liberté » laissée aux Etats musulmans à condition qu'ils respectent l'ouverture de leur marchés aux produits du monde industriel et qu'ils exportent leurs matières premières, en particulier dans le domaine de l'énergie, d'où la nécessité d'un gendarme extérieur. En 2005, il saluait dans les élections irakiennes un événement de l'ampleur de l'arrivée du général Bonaparte et de la Révolution française en Egypte il y a un peu plus de deux siècles. Il y voit le début de la fin des souffrances des peuples du Moyen-Orient...

Pourtant, si on a été le lecteur attentif de son œuvre imposante, qui mérite qu'on le soit, cette comparaison est particulièrement inquiétante...

★ Henry Laurens est professeur au Collège de France.

# Le catalogue hétéroclite de Géraldine Kosiak

Dans un inventaire aussi espiègle qu'imaginatif, cette jeune artiste rassemble pêle-mêle portraits, croquis, bribes de journal ou citations. Un talentueux bric-à-brac où l'œil se perd avec délice

**CATALOGUE 0,25**  
de Géraldine Kosiak.  
Seuil, 240 p., 25 €. De 9 à 99 ans

On entend déjà les orthodoxes de la littérature de jeunesse – ceux qui aiment ranger, classer, cataloguer. On entend déjà leur question : « Est-ce vraiment pour les enfants ? » La réponse est non, évidemment. Pas plus pour les enfants que pour les adultes – mais pas moins non plus...

Inclassables – comme le sont en France la plupart des livres illustrés qui vont un peu plus loin que les albums classiques pour la jeunesse –, les ouvrages de Géraldine Kosiak en désarçonneront plus d'un. Mais comme ils allient une indéniable sensibilité littéraire à un très sûr coup de crayon, et qu'ils mélangent allégrement le sérieux et la cocasserie, ils parleront à tous les lecteurs curieux et non conventionnels, quel que soit leur âge...

L'idéal serait même de les feuilleter – on serait tenté de dire de les picorer – ensemble, adultes et enfants réunis. Car ces livres n'ont ni début, ni centre, ni fin. Ils sont

faits pour être grappillés ici et là. Géraldine Kosiak affirme d'ailleurs vouloir « faire des livres comme on fait une proposition ». Ce qu'elle nous offre : une succession de moments, d'objets, d'émotions, de souvenirs, d'ambiances. Des dessins qui « apprennent à voir ». Et l'ambition d'inventer « un genre qui n'existe pas ».

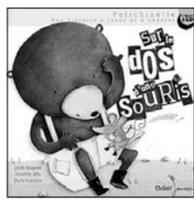
## HANTISES, PANIQUES ET PHOBIES

Tout a commencé il y a dix ans, avec le magnifique *J'ai peur* (Seuil, 1995). L'auteur égrainait cette phrase comme Perec, naguère, son « Je me souviens ». De l'effroi minuscule à l'angoisse métaphysique, 88 planches (une phrase/un dessin) exploient les facettes d'un sentiment qui, lui non plus, n'a pas d'âge. Exemples n°1 : « J'ai peur de toutes ces filles dans les magazines » ; n°22 : « J'ai peur des fourmis rouges » ; n°29 : « J'ai peur du succès » et son corollaire inévitable, n°30, « J'ai peur de l'échec » ; n°36 : « J'ai peur des gens qui ne me regardent pas quand ils me parlent » ; n°38 : « J'ai peur du titre de ce roman : Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches ? » ;



« The Rolling Stones »

## ZOOM



■ **SUR LES DOS D'UNE SOURIS**, de Cécile Bergame, Thimothée Jolly et Cécile Hudrisier

Une nouvelle collection qui propose de jouer en racontant à moins que ce ne soit l'inverse. Gestuelles des comptines et jeux de doigts donnent à ces épisodes dont Petit Ours et la Petite Souris partagent la vedette, un charme que chaque écoute offre de renouveler. Récit, musique et illustrations sont en harmonie. Du travail de chambrière ! Ed. Didier, « Polichinelle », 40 p. + CD, 17,50 €. Dès 18 mois

■ **MANDARINE CERCHE SON PAPA**, de Noëlle et David A. Carter. Connaissez-vous Mandarine ? Cette souris a déjà connu trois aventures avant celle qui la lance à la recherche de son père. Au fil des pages, elle croise une coccinelle, un caniche, un léopard... qu'au simple toucher elle ne peut pas confondre avec le pelage de son papa. Car c'est bien d'initiation au toucher qu'il est question dans ce « livre caresse » tout tendre. Albin Michel, 11,50 €. Dès 18 mois

■ **SOLEIL DE JOUR, LUNE DE NUIT**, de Elzbieta. Quand le Soleil a rendez-vous avec la Lune, ou une jolie variation sur les moments de la journée. De cette grande dame de l'album, le Rouergue réédite le magnifique essai sur la création et l'enfance, *L'Enfance de l'art* (254 p., 25€). Ed. du Rouergue, 26 p., 13 €. Dès 2 ans.

■ **ON EST LES CHAMPIONS !** de Bernard Ciccolini. Peut-on résister à la force brutale ? Défi par la bande de Gros Jean, qui convoite son nouveau ballon. Ficelle doit relever le défi avec ses amis, mais les aptitudes de chacun demandent une vraie rigueur stratégique. Remporter le match de foot est à ce prix. Hymne à l'astuce et à l'amitié, ce récit a une fraîcheur et une sobre économie qui tranchent sur nombre d'albums jeunesse. L'Ecole des loisirs, 32 p., 12 €. Dès 3 ans.

■ **PHOTO, LES CONTRAIRES**, de Noël Bourcier. L'imagerie de Noël Bourcier est exceptionnelle. Moins par son casting de rêve (Lartigues, Kertész, Man Ray, autant de jalons pour aborder les courants de la photo au XX<sup>e</sup> siècle...) que par l'effet de surprise, le sens du clin d'œil et la magie poétique de ses associations. Libre ou prisonnier, crapaud ou prince, sur le ventre ou sur le dos, les sens contraires sont ici pareillement obligatoires. Seuil, 96 p., 16 €. Dès 3 ans.

■ **L'OISEAU QUI NE SAVAIT PAS CHANTER**, de Satoshi Kitamura. Adorer la musique et chanter faux, c'est le malheur de l'oiseau Igor. Rien n'y fait, même les cours. Un de ses congénères lui fait prendre conscience qu'il suffit de chanter librement et sincèrement pour y arriver... Qui n'a jamais été désespéré par son manque de justesse vocale ? Fin et touchant, cet album au thème universel réconcilie éternels fredonneurs et oreilles sensibles. Avec brio. Gallimard, 36 p., 12,50 €. Dès 4 ans.

## ■ 999 têtards, de Ken Kimura

Comment une famille qui vient de s'élargir trouve une nouvelle maison par les soins involontaires d'un serpent et d'un aigle. La solidarité familiale toute en poésie. Illustrations de Yasunari Marakami, Autrement, 48 p., 12,20 €. Dès 4 ans.



■ **LA COMPLAINTE DE MANDRIN**, d'Olivier Balez. Les chansons traditionnelles

ont droit à une nouvelle jeunesse ! Après le très beau travail de Charlotte Mollet illustrant *Aux marches du palais* (Didier, « Pirouette », 20 p., 10,50 €), c'est au tour de la légende de Mandrin d'être revisitée par Olivier Balez dont la patte évoque l'art de l'affiche. Contrebandier notoire, le bandit fu roué vif à Valence – et non condamné à la potence à Grenoble, comme le dit la chanson – en mai 1755. Anniversaire d'un événement pas si sombre puisqu'il lui garantit toujours l'immortalité ! Rue du Monde, 36 p., 16 €. Dès 5 ans.

■ **DEPUIS CE JOUR...**, de Colette Nys-Masure et Estelle Meens. Poète, Colette Nys-Masure aborde avec une grande sensibilité la question du deuil des parents. Sa petite narratrice passe d'une famille d'accueil à une autre, mais, bizarrement, son livre n'est jamais triste. C'est là sa force et son (grand) talent. Ed. Labor, 30 p., 12 €. Dès 6 ans.

■ **LE SONGE DE CONSTANTIN**, de Jo Hoestlandt et Nathalie Novi. D'une escale à Arezzo, Nathalie Novi a conservé l'éblouissement que lui a procuré une fresque de Piero della Francesca. Elle a demandé à Jo Hoestlandt de lui offrir un conte susceptible de dire sa passion pour le maître, en inventant le songe d'un page éveillé au chevet d'un empereur au sommeil peuplé de fureur et de conquête. Le résultat est un enchantement tant la fable est gracieuse et légère. Syros, 36 p., 16 €. Dès 6 ans.

■ **RODRIGUE PORKÉPIC et RODRIGUE PORKÉPIC SE MARIE**, de Fanny Joly et Rémi Saillard. A cause de ses piques, Rodrigue le porc-épic fait peur. Tout le monde le croit piquant, donc le fuit. Alors que sous ses piques, Rodrigue se sent « plus doux qu'un roudoudou ». L'auteur profite de son porc-épic pour entraîner les enfants à la découverte d'une multitude de mots en « ic » ou en « ique ». Pocket, 32 p., 4,40 €. Dès 7 ans.

## ■ TOUR DU MONDE DES CONTES SUR LES AILES D'UN OISEAU

de Catherine Gendrin et Laurent Corvaisier. A glisser dans la valise de vos enfants, ou à offrir à ceux qui n'ont pas la chance de partir. Grâce à ce recueil réunissant une vingtaine de contes des quatre coins du monde, on voyage de Madagascar à l'Afrique australe en passant par le Kazakhstan et la Sibérie. La comédienne Catherine Gendrin a choisi ces contes pour leur portée universelle et les a adaptés. Illustré par Laurent Corvaisier, l'album accompagne « L'été des bouquins solidaires », qui à l'initiative du Secours populaire, contribue à offrir un livre aux oubliés des vacances. Rue du Monde, 144 p., 18,50 €. Dès 8 ans.

■ **LE CONTE DU PRINCE EN DEUX ou l'histoire d'une mémorable fessée**, d'Olivier Douzou et Frédérique Bertrand. Les châtiments corporels : grave question que les auteurs abordent dans ici frontalement. Plaçant au centre de l'enquête une fable curieuse – un prince coupé en deux, tel un héros calvinien, par une fessée trop radicale –, dont la morale, à main levée, crée plus d'effroi qu'elle ne règle le problème, l'auteur semble laisser le débat en suspens. Sans se priver de l'impact qu'une telle ouverture ne peut que provoquer. Seuil, 64 p., 15 €. Dès 8 ans.



■ **LE LIVRE DES DROITS DE L'HOMME**, préface de Robert Badinter, images de Jacqueline Duhème. Robert Badinter se désolait : comment enseigner de façon enthousiasmante les droits de l'homme aux enfants ? Jacqueline Duhème, la célèbre imagière de Prévert et Eluard, apporte ici la réponse. Sous ses pinceaux, les mots se chargent de vie, de couleurs. Superbe. Gallimard, 36 p., 12,50 €. Dès 8 ans.

■ **LES SIRÈNES DE BELPÉCHAO**, de Magali Le Huche. Un petit port du Sud, plein d'ombre salvatrice et de ruelles étroites. D'amour aussi puisque Carmina, Ida et Dolorès vendent le poisson que leurs amoureux pêchent en mer. Jusqu'au jour où, lassées de rester à quai, elles s'aventurent à leur rencontre sur l'océan. Si l'aventure tourne mal, la légende en a fait un hymne de tango chaloupé. Premier travail d'une illustratrice plus que prometteuse. Ed. Didier, 44 p., 11,90 €. Dès 8 ans.



■ **OURSIN DES ÉTOILES, LE ROYAUME D'OUTREBRUME tome 1**, de M. I. McAllister. Cette jolie fantasy animalière a pour décor une île peuplée de lou-

tres, de taupes, de hérissons et d'écureuils. Oursin, un jeune orphelin, est choisi pour devenir le page de Crispin, l'un des capitaines de la famille régnante. Las, ce même jour, l'héritier, le jeune prince Culbute, est assassiné. Crispin, désigné comme son meurtrier, est exilé... Gallimard, 318 p., 12,50 €. Dès 9 ans.

■ **LE SECRET D'ISIS**, de Claudine Roland. Etre fille d'archéologue permet d'assister aux fouilles les plus passionnantes comme l'exploration du tombeau d'Isis à Saqqara. Mais ce qui intéresse surtout Olivia, c'est son implication personnelle dans la culture égyptienne : sa naissance en Egypte qu'on lui a toujours cachée et les circonstances de la mort de sa mère sur un autre chantier. Aux limites du fantastique, l'enquête évolue entre l'intrigue policière et la malédiction des pharaons. Milan, 140 p., 4,50 €. Dès 9 ans.

■ **SANDWICH ET COMPAGNIE**, de Lionel Koechlin et Sylvie Le Menestrel. La guillotine, le macadam, la praline... tirent leur nom de personnages réels. Mais sait-on que c'est l'astuce du Français Gagét qui fit le gadget moderne ? Utile même à ceux qui veulent savoir les pré-noms des sœurs Tatin (pas si tartes, du reste), ce stimulant « lexique illustré des noms propres devenus communs » bénéficie en prime des jeux ludiques de Lionel Koechlin. Gallimard, « Giboules », 80 p., 13 €. Dès 10 ans

■ **LA FILLE AU PINCEAU D'OR**, de Marie Bertherat. Madrid, XVII<sup>e</sup> siècle. L'héroïne de Marie Bertherat, Maria Brugada, est une Cosette ibérique au service d'une ignoble femme. Bientôt, elle découvre qu'elle veut devenir peintre et supplie le maître don José Pacheco de la prendre dans son atelier madriléne. Mais, à l'époque, aucune fille d'Espagne ne peut accéder à ce métier d'homme... Bayard, 230 p., 10,90 €. Dès 10 ans.

n°75 : « J'ai peur de pourrir sous la terre et de puer » ; n°88 : « J'ai peur que l'on m'oublie ». On laissera au lecteur le soin de s'imaginer les illustrations, toutes plus inattendues ou décalées les une que les autres.

Après cet inventaire universel de nos tracs, stress, hantises, paniques et phobies, Géraldine Kosiak avait signé deux autres livres tout aussi personnels, *Mon grand-père* (Seuil, 1998) et *Jour de pêche* (Seuil, 2002). Elle nous donne aujourd'hui un nouveau catalogue, non pas thématique celui-ci, mais délibérément hétéroclite. Une sorte d'énorme carnet de croquis rassemblant des centaines de dessins, précis, étranges : un portrait des Beatles ou de Bukowski, une page de noeuds, une planche de grenouilles, une autre d'aspirateurs, des têtes de cerf, une collection de gramophones, d'armures, d'ours en peluche, de lustres, de coléoptères, d'ampoules électriques, d'hameçons...

Quelque chose qui évoque à la fois le catalogue de Manufrance, la revue *Maison rustique* des années 1950, *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ou, tout simplement, un immense bric-à-brac

## ■ MYTHOLOGIE DOGON, de Claude Helft

Dans la collection « Les Naissances du monde » qui invite à « découvrir les mythes fondateurs des grandes civilisations », ce titre consacré aux Dogons, peuple d'Afrique noire habitant dans une boucle du fleuve Niger, est captivant. L'auteur analyse leur conception de la vie et de la mort, explique le sens de leurs rituels, et réussit à brosser le tableau d'un peuple qui vit en parfaite harmonie avec son environnement. La visée pédagogique est servie par un exposé en écho subtil à l'univers des contes africains. Illustré par Frédéric Rébéna, Actes Sud, 90 p., 11 €. Dès 11 ans.

## ■ IL Y A QUELQU'UN DANS LA MAISON

de Serge Maquadrappi. Une grande demeure pleine de recoins où trois enfants attendent le retour de leur mère, médecin de garde ; un étranger qui s'introduit dans la maison et dont on se demande si c'est un cambrioleur, un prisonnier évadé ou un dangereux psychopathe : voici un vrai thriller adapté aux jeunes lecteurs, avec une chute surprenante qui donne à rêver. Syros, 122 p., 5,90 €. Dès 11 ans.

## ■ LE VOYAGE DE PHIL

de Patrick Pécherot. L'auteur a manifestement été marqué par ses lectures d'enfance, Mac Orlan, Carco, Maurice Leblanc... Son héros, Phil, a lu et relu les aventures d'Arsène Lupin qui l'aident à oublier le cancer contre lequel il lutte. Un jour, Anselme, le vieux bouquiniste, lui propose une vraie chasse au trésor, la quête du magot de Marius Jacob, authentique bandit au grand cœur qui inspira à Leblanc le personnage du gentleman cambrioleur. Une once de nostalgie, un vrai fond de culture populaire et beaucoup de générosité... Ed. Syros, 160 p., 5,90 €. Dès 12 ans.

## ■ LE SINGE DE BUFFON

de Laure Bazire et Flore Talamon. On a volé le singe de Buffon, enfin le squelette du chimpanzé grâce auquel le savant comptait exposer ses théories devant la marquise de Pompadour. Il n'en faudrait pas moins pour faire taire le parti des dévots, qui combat les idées du savant comme celles des Encyclopédistes. Pierre, jeune paysan qui vit en Bourgogne sur les terres de Buffon, était chargé de surveiller le précieux squelette : à lui de le retrouver. Une excellente introduction au siècle des Lumières. Nathan, 192 p., 4,95 €. Dès 12 ans.

## ■ ANDREAS, LE RETOUR

de Christian Lehmann. On n'espérait pas de suite un formidable *No pasaran*, le jeu. Lehmann

où l'œil se perdrait avec délice. Pour les dessins, on songe parfois à Pierre Le Tan. Pour le texte, on n'a que l'embaras du choix : ici une parole de Georges Perros, un clin d'œil à Pilsou, un souvenir d'enfance, la mort du grand-père, un extrait de journal...

Pourquoi ce titre ? Pourquoi 0,25 ? En hommage aux nombreux Rotring, ces stylos à pointe tubulaire de diamètre 0,25 que Géraldine Kosiak a épuisés l'un après l'autre pour inventer ce catalogue raisonné, mais non raisonnable, de l'imaginaire et du quotidien.

En dernière page du livre, Géraldine Kosiak cite Italo Calvino et ses *Leçons américaines* : « Qui sommes-nous, qu'est chacun de nous sinon une combinaison d'expériences, d'informations, de lectures, de rêveries ? Chaque vie est une encyclopédie, une bibliothèque, un inventaire d'objets, un échantillonnage de styles, où tout peut se mêler et se réorganiser de toutes les manières possibles. »

Le *Catalogue 0,25* est, en ce sens, une magnifique outil pour inventer sa propre combinatoire.

Florence Noiville

s'y est pourtant résolu, rattrapé autant par ses personnages que par le troublant rapport entre réel et virtuel dont le jeu vidéo n'est qu'une des expressions. Avec maestria, l'auteur lance Eric et Thierry à la poursuite de leur ancien camarade Andreas, éliminé au terme de l'ultime épreuve du jeu et disparu depuis. Un vertige qui trouve son dénouement un jour de juillet 1942 dans le Vel'd'Hiv' transformé en camp de rétention. Magistral. L'Ecole des loisirs, « Médium », 224 p., 9 €. Dès 12 ans.

## ■ FRÈRE DE LOUP, Chroniques des temps obscurs 1, de Michelle Paver

Cette fantasy préhistorique se déroule 6 000 ans avant notre époque. Dans ce monde primitif et rude, la magie est à l'œuvre. Un ours devenu fou sous l'emprise de l'esprit du mal, dévaste la contrée avant de tuer le père de Torak, laissant ce dernier orphelin. Avant de mourir, cependant, son père lui a confié qu'il était « Celui-qui-écoute », le seul capable de mettre fin aux ravages de l'ours tueur. Hachette, 372 p., 14 €. Dès 12 ans.



## ■ MORT BLANCHE

de Caroline Terrée. Une opération de secours en haute montagne tourne au drame. L'une des secouristes est grièvement

blessée lors de l'intervention. En menant l'enquête, Kate Kovacs et son équipe trouvent une piste qui laisse peser de lourds soupçons sur le groupe des trois jeunes skieurs pris dans l'avalanche. *Mort blanche* est le quatrième volume d'une série de 12. Les enquêtes du CSU (crime support union), unité de police basée à Vancouver, constituent leur trame commune, même si chaque récit est indépendant. Milan, 216 p., 8,50 €. Dès 13 ans.

## ■ UNE HEURE, UNE VIE

de Jeanne Benameur. Ses parents se séparent. Sans cris ni drame. Pour Aurélie, c'est un séisme dont elle se sent la seule victime. Alors, dans le train qui chaque semaine la conduit chez son père, elle s'invente, des histoires capables d'incarner son chagrin. La démission, l'engourdissement, le réveil passeront pareillement par les mots. Un texte sobre et fort comme sait les offrir Jeanne Benameur. Ed. Thierry Magnier, 96 p., 7 €. Dès 13 ans.

Sélection réalisée par Jacques Baudou, Philippe-Jean Catinchi, Catarina Mercuri, Gérard Meudal, Florence Noiville, Fatema-Zahra Taznout et Manon Worms.

## Sélection Un large choix de romans français et étrangers et d'essais proposés par l'équipe du « Monde des livres »

## LITTÉRATURES

**Jacques Baudou**■ **LA HORDE DU CONTREVENT**, d'Alain Damasio

Sur une planète soumise à des vents continus, une expédition part en exploration avec l'ambition d'aller plus loin encore que les hordes du contrevent qui l'ont précédée. Le roman est le récit de ce périple. A la description d'un monde profondément original, l'auteur adjoit un remarquable travail sur la forme, la langue et le souffle.

Ed. la Volte, 524 p., 18 €.

**Catherine Bédarida**■ **MATINS DE COUVRE-FEU**, de Tanella Boni

Professeur de philosophie en Côte d'Ivoire, Tanella Boni écrit une satire pour dire l'état dans lequel son pays a sombré. Sa narratrice est une patronne de restaurant, assignée à résidence pour une période de neuf mois. Pendant cette « grossesse [de] l'âme », elle remonte le chemin de sa mémoire. Un roman dont l'humour ressemble à un faible cri d'espoir.

Le Serpent à plumes, 338 p., 19,90 €.

**René de Ceccatty**■ **NUAGES FLOTTANTS**, de Fumiko Hayashi

En 1951 mourait, à 48 ans, une romancière aventureuse dont les livres rappellent par leur désenchantement et leur lyrisme ceux de l'Anglaise Jean Rhys. Avec *Nuages flottants*, qui raconte une double possession sentimentale et sexuelle en Indochine et dans le Japon d'après-guerre, elle signait, un an avant sa mort, son chef-d'œuvre. L'occasion tardive de découvrir un auteur passionné et libre.

Traduit du japonais par Corinne Atlan, éd. du Rocher, 420 p., 19,90 €.

**Pierre Deshusses**■ **LA CACHE DU MINOTAURE**, d'Undine Gruenter

Un immeuble des années 1950 comme un labyrinthe, au pied de Montmartre, soudain mis en effervescence par des messages fantastiques accrochés près de la loge de la concierge. L'enquête commence. La paranoïa guette. Ce thriller espionne croise les images de la mythologie avec les évocations surréalistes et les cadavres exquis, comme pour nous égarer encore. Et si le coupable était là, depuis le début, masqué par son omniprésence ?

Traduit de l'allemand par M. Roffi, Quidam Editeur, 188 p., 18,50 €.

**Fabienne Dumontet**■ **ANGLETERRE, UNE FABLE**, de Leopoldo Brizuela

Premier roman traduit en français d'un jeune écrivain argentin, *Angleterre*, une fable décrit l'odyssée d'une troupe de théâtre débraillée, fuyant l'Angleterre de la révolution industrielle dans un rafiot centenaire pour rallier la Patagonie et y ressourcer l'œuvre de Shakespeare.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Bernard Tissier, éd. José Corti, 362 p., 21 €.

**Anne-Marie Garat**■ **FAUNE**, de Gaëlle Obiégly

Ce n'est ni nouvelle ni roman, et si, quand même, un genre impur et rêveur : l'abécédaire animalier comme inventaire des figures intimes, le livre très précieux, funambule et ravissant de Gaëlle Obiégly, une voix singulière, exacte et ciselée dans la brièveté du fragment à la pointe fine du graveur, qui raconte, sujet à haut risque, la naissance à soi, cette chose opaque, affolante et fascinante : la plénitude, l'inachèvement de l'enfance, de l'adolescence, où s'apprivoisent le sexe, le genre, le bien ou le mal, la langue et l'imaginaire des réalités.

L'Arpenteur/Gallimard 160 p., 10,50 €.

**Emilie Grangeray**■ **LE DÉCODEUR**, de Guy Tournaye

C'est l'un des livres les plus étonnants de ces dernières années. Un livre inépuisable et vertigineux, qui peut se lire soit comme un polar cybernétique, soit comme le voyage en forme de rêverie d'un Jean-Jacques Rousseau qui aurait lu *Télex n° 1* de Jean-Jacques Schuhl. Le *Décodeur* plaira à tous ceux qui aiment être dérangés. Comme à tous ceux qui croient encore en la puissance réelle des rêves.



Gallimard, « L'Infini », 130 p., 11,90 €.

Xavier Houssin

■ **SIROP DE LIÈGE**, de Jean-Bernard Pouy

Les boulets sauce lapin et puis le sirop de Liège. Salé-sucré. On se lèche les doigts. Roman noir ? Roman gris... La couleur de la Meuse. Là-bas dans la banlieue, sur la dérivation, un pont. Au pied des piles, un silure fouille la vase. Gros Freddy on l'appelle, énorme poisson-chat. Jean-Bernard Pouy nous enroule une histoire belge comme on les aime. Il n'est pas tant de livres dont on sort content.

Dessins de Joe G. Pinelli,

éd. Estuaire, 118 p., 14 €.

**Christine Jordis**■ **ŒUVRES COMPLÈTES**, de Bruce Chatwin

Cinq récits en un seul livre : le rêve et le dépaysement garantis. L'auteur était, de son vivant, entré dans la légende. Beau, charmeur, très doué, il avait quitté une profession stable, qui avait trait à l'art, pour courir le monde et écrire. Dans la tradition anglaise du récit de voyage, il fit sensation. En *Patagonie*, son premier ouvrage, réinventait le genre : il nous communique le goût de la surprise et de l'excentricité, l'horreur de l'ennui.

Préface de Jean-François Fogel, Grasset, 1 528 p., 29 €.

**Patrick Kéchichian**■ **LA THÉORIE DES NUAGES**, de Stéphane Audeguy

Il y a bien sûr des maîtres livres, comme K. de Roberto Calasso, essai sur Kafka (Gallimard), dont la lecture pourrait enrichir plusieurs étés de suite. Mais, parmi les romans, arrêtons-nous sur le premier de Stéphane Audeguy. Il s'agit d'une généalogie commentée et révisée des amateurs de nuages, du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Tout cela pensé, agencé et écrit avec un art et une sensibilité qui s'épousent rarement avec une telle intensité.

Gallimard, 292 p., 19,90 €.

**Yves-Marie Labé**■ **OLIVIA STURGESS (1914-2004)**, de Jean-Claude Floc'h et François Rivière

Voici le récit de la vie d'Olivia Sturgess, telle que Floc'h et Rivière l'ont rêvée. Au fil de ses romans et de ses rencontres, Olivia Mary Alexia Sturgess, romancière très prisée et « mistress of mystery », flanquée de son double inséparable, Francis Albany, est à Londres, à New York, à Rome, en Provence... Le duo croise Somerset Maugham, Harold Pinter ou Cecil Beaton. Une BD au ton très british, servie par un graphisme impeccable et des couleurs époustouflantes.

Dargaud, 68 p., 15 €.

**Pierre-Robert Leclercq**■ **CONCLAVE**, de Roberto Pazzi

La mort d'un pape, la réunion des cardinaux, l'avenir de l'Eglise... Sujets bien délicats. Surtout quand Satan mène le bal en envoyant rats et scorpions dans la Sixtine et que Dieu reste muet. Sans manichéisme, avec un humour qui fait légère l'érudition, Roberto Pazzi traite cette histoire qui évoque aussi le rôle de l'Eglise quand le Ciel prend tant de place sur la terre.

Traduit de l'italien par Catherine Pierre Bon, éd. Anne Carrière, 374 p., 20 €.

**Gérard Meudal**■ **LE TOUR DE LA BOUÉE**, d'Andrea Camilleri

On dirait qu'il bonifie avec le temps. D'abord parce que Camilleri se lâche, s'en donne à cœur joie. Et puis le commissaire Montalbano, de plus en plus désabusé, se laisse aller à commettre des erreurs qui le rendent encore plus attachant. Cette fois, il se fourre dans une situation carrément ridicule en apparaissant entièrement nu aux actualités télévisées, mais surtout il livre un enfant à un réseau de trafiquants en croyant le rendre à sa mère.

Traduit de l'italien par Serge

Quadruppani, Fleuve noir, 236 p.,

18,50 €.

**Florence Noiville**■ **LE RIDEAU**, essai en sept parties, de Milan Kundera

Dans le sillage de *L'Art du roman* et des *Testaments traahis*, Milan Kundera nous offre un nouveau voyage dans l'histoire des formes romanesques. De Sterne à Musil, de Cervantès à Kafka, il nous entraîne à travers les époques et les continents, non pas en exégète ou en théoricien, mais avec l'élégance stimulante d'un grand lettré, cherchant dans le roman les secrets de l'humain. C'est un bonheur rare que de pouvoir méditer en si bonne compagnie sur l'art et sur la vie.

Gallimard, 208 p., 16,90 €.

**Monique Petitton**■ **OREILLE ROUGE**, d'Eric Chevillard

Comment un écrivain plutôt casanier, en résidence d'écriture au Mali, guette l'hypothétique hippopotame. Après le récit d'aventures dans *Les Absences du capitaine Cook* et le conte dans *Le Vaillant Petit Tailleur*, Eric Chevillard subvertit dans *Oreille rouge* « l'inévitable récit de voyage ». Un vrai bonheur de lecture.

Minuit, 160 p., 14 €.

**Raphaëlle Rérolle**■ **À LA RECHERCHE DU VOILE NOIR**, de Rick Moody

Écrivain magnifique, l'Américain Rick Moody a bâti un texte autobiographique autour d'une nouvelle de Nathaniel Hawthorne – la description d'un clergymen puritain qui se masque le visage pour se punir d'on ne sait quelle faute. Un livre hanté, comme l'est l'auteur par son histoire familiale et sa trajectoire personnelle, mais aussi par le passé de son pays, son sens du péché, son hypocrisie, sa peur.

Ed. de l'Olivier, 412 p., 23 €.

**Christine Rousseau**■ **DICTIONNAIRE AMOUREUX DE VENISE**, de Philippe Sollers

C'est en 1963 que Philippe Sollers découvre Venise. Depuis lors, sa passion pour la cité des Doges ne s'est jamais démentie, comme le prouve ce *Dictionnaire amoureux*. Bâti tel un pont musical entre son œuvre romanesque et celle d'essayiste, ce magnifique opéra vénitien entremêle expérience intime, notations, visions et sensations, pour célébrer les splendeurs secrètes de la Sérénissime.

Plon, 482 p., 22 €.

**Josyane Savigneau**■ **LA HACHE ET LE VIOLON**, d'Alain Fleischer

C'est l'un des romans les plus impressionnants de l'année, ce dix-septième livre d'un écrivain trop méconnu.

Un récit à la fois historique, humoristique, fantastique – dans la lignée de Kafka, mais choisissant, à partir du même sentiment de chaos, de substituer le rire au désespoir. L'un des grands textes littéraires écrits, en français, sur la folie du XX<sup>e</sup> siècle. D'une liberté et d'une intelligence rares. Une fable que l'on lit et relit avec bonheur, sans en épuiser le sens.

Seuil, « Fiction &amp; Cie », 432 p., 22 €.

**Jean Soublin**■ **LES INDIENS DU BRÉSIL**, de Jean-Baptiste Debret

Le premier tome du *Voyage pittoresque au Brésil* (1834) n'avait jamais été réédité : une cinquantaine de gravures sur les Indiens. L'artiste dessine ceux qu'il peut rencontrer, ainsi que des armes, des outils et des ornements. Pour le reste, il laisse aller une imagination romantique et sacrifie parfois le réalisme à la majesté des scènes et des paysages.

Introduction de Jean-Paul Duviols,

Chandeigne, 152 p., 35 €.

## ESSAIS

**Jean Birnbaum**■ **ÉTRANGERS A LA CARTE**, L'administration de l'immigration en France (1945-1975), d'Alexis Spire

A la charnière de l'investigation sociologique et de l'écriture historique, cette plongée dans les pratiques quotidiennes des agents de préfecture dévoile les ressorts cachés d'une « magistrature bureaucratique » et révèle son emprise sur les destinées immigrées.

Grasset, 414 p., 21,90 €.

**Philippe-Jean Catinchi**■ **LA TRAVERSÉE DES FRONTIÈRES**, de Jean-Pierre Vernant

Il est des vies qui se pensent plus qu'elles ne se racontent. Poursuivant, après *Entre mythe et politique* (1996), la lecture d'un itinéraire d'intellectuel engagé dans son siècle, Jean-Pierre Vernant s'essaie à une confiance moins rare, libérée par le souci de réflexion partagée autour du nécessaire aller-retour de l'historien entre le présent qu'il vit et le passé qu'il étudie, pour les rendre, « l'un par l'autre, dans leurs contrastes et leurs similitudes, plus intelligibles ». Une leçon de vie autant que de méthode.

Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 208 p., 18 €.**Roger Chartier**■ **DON QUICHOTTE DU LIVRE AU MYTHE**, quatre siècles d'errance, de Jean Canavaggio

Parue à Madrid au commencement de 1605, l'histoire du chevalier à la triste figure connut une fortune posthume exceptionnelle. Canavaggio, biographe et traducteur de Cervantès, explore quatre siècles de lecture de ce chef-d'œuvre atypique. « Inclassable », « hors normes », irréductible aux genres reconnus, *Don Quichotte*, au terme de l'inventaire érudit et raisonné de ses réemplois, apparaît plus singulier encore : éternellement contemporain.

Fayard, 346 p., 20 €.

**Olivier Christin**■ **LE CRIME D'ONAN**, Le discours catholique sur la limitation des naissances (1816-1930), de Claude Langlois

En prenant pour point de départ la réflexion radicale de Mgr Bouvier, évêque du Mans (1833-1854), qui

publia plusieurs textes cherchant à conserver dans la foi les couples chrétiens qui pratiquaient le contrôle des naissances, cet ouvrage renouvelle l'histoire de la présence de la sexualité dans le discours de l'Eglise depuis deux siècles. A compléter par la lecture de *Sexe en solitaire* de Thomas Laqueur (Gallimard).

Les Belles Lettres, « Histoire »,

502 p., 35 €.

**Laurent Douzou**■ **LE VERFÜGBAR AUX ENFERS**, Une opérette à Ravensbrück, de Germaine Tillion et des codéteneus du camp de Ravensbrück

A Ravensbrück, Germaine Tillion écrit une opérette traitant du camp sur un mode à la fois corrosif et distancié. Un fac-similé de cet extraordinaire livret est glissé dans une pochette à l'intérieur de l'ouvrage. Un petit trésor d'humanité conçu au fin fond de l'inhumanité qui brosse une saisissante peinture de la société concentrationnaire.

Ed. de La Martinière, 224 p., 30 €.

**Roger-Pol Droit**■ **HEIDEGGER, L'INTRODUCTION DU NAZISME DANS LA PHILOSOPHIE**

Autour des séminaires inédits de 1933-1935, d'Emmanuel Faye

On savait depuis longtemps que Martin Heidegger avait été nazi. Mais on dissociait son engagement idéologique et sa pensée. Le travail d'Emmanuel Faye vient mettre en cause cette séparation. Le chercheur montre en détail comment, dans les séminaires des années 1933-1935, Heidegger mobilise son enseignement pour faire triompher « les possibilités fondamentales de la race originellement germanique ». Cette enquête a rencontré un important écho, tout en déclenchant la colère de quelques heidegériens.

Albin Michel, « Bibliothèque Albin Michel Idées », 570 p., 29 €.

**Vincent Guigueno**■ **MESURER LE MONDE**, L'incroyable histoire de l'invention du mètre, de Ken Alder

C'est la passionnante histoire de l'invention du système métrique que se propose de conter ici l'historien américain Ken Alder. Cap donc sur 1792 et l'expédition de Delambre et Méchain. Un récit qui met la biographie de personnages romanesques au service d'une histoire des sciences rigoureuse.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Martine Devillers-Argouar'h,

Flammarion, 470 p., 26 €.

**Alexandra Laignel-Lavastine**■ **MÉMOIRES DE HONGRIE**, de Sandor Marai

Les Mémoires du grand écrivain hongrois Sandor Marai (1900-1989), sont une méditation aussi profonde que lucide sur l'Europe. « Nous sommes tous des criminels », estimait déjà Marai dans les années 1944-1948, « responsables de la disparition, dans la conscience européenne, de l'humanité ».

Traduit du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu, Albin Michel,

424 p., 22 €.

**Nicole Lapierre**■ **MÉTAMORPHOSES DE LA PARENTÉ**, de Maurice Godelier

Maurice Godelier nous emmène dans un immense voyage à travers les contrées, les époques et les sociétés, afin de comparer les formes d'aliénations et d'unions, les modes d'organisation de la descendance et de la filiation, les façons de penser ce qu'est un enfant et les manières d'envisager la sexualité. Cette somme magistrale renouvelle la réflexion sur les bouleversements de la famille et de la filiation dans notre modernité.

Fayard, 680 p., 30 €.

**Franck Nouchi**■ **CHRONIQUES, Volume I**, de Bob Dylan

Qu'on se le dise, l'un des plus grands artistes du XX<sup>e</sup> siècle est aussi un écrivain. Quoi de plus logique d'ailleurs si l'on songe aux qualités littéraires de chansons telles que *I Want You* ou *Just Like a Woman*. « Un monde étrange s'ouvrirait devant moi, monde d'orage dans une boule de foudre », écrit Bob Dylan dans le premier volume de ses chroniques. Du Village de 1961 à Woodstock, l'extraordinaire itinéraire d'un enfant de l'Amérique pétri de culture.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Luc Piningre, Fayard,

318 p., 20 €.

**Nicolas Offenstadt**■ **CARNETS D'ALGÉRIE**, d'Antoine Prost

Antoine Prost, historien des anciens combattants de 14-18, a lui-même servi en Algérie comme jeune officier pendant la guerre, en 1960. Ses carnets d'époque racontent, tout en sobriété mais non sans réflexivité, les opérations et la morne vie de garnison, évoquant le rapport à la mort ou les discussions sur la torture.

Tallandier, 208 p., 21 €.

**Elisabeth Roudinesco**■ **LA SANTÉ TOTALITAIRE**, Essai sur la médicalisation de l'existence, de Roland Gori et Marie-José del Volgo

Les auteurs abordent la question de la souffrance des patients confrontés à la précision des techniques et à l'efficacité des traitements lourds : chirurgie, radiothérapie, chimiothérapie. Ils montrent comment la psychanalyse parvient à restaurer l'identité du sujet face à une science contrainte de fragmenter les corps pour vaincre la maladie, au risque de produire une médicalisation de l'existence humaine.

Denoël, « Espace analytique »,

270 p., 22 €.

**Maurice Sartre**■ **L'ATLANTIDE**, Petite histoire d'un mythe platonicien, de Pierre Vidal-Naquet

Du *Timée* et du *Critias* de Platon est née la fable d'une île-continent, engloutie lors d'un cataclysme légendaire. Avec une rigueur impeccable, Pierre Vidal-Naquet dissèque les aléas du mythe, otage des délires idéologiques comme des rêves de poètes. Un parcours qui emprunte des chemins captivants puisqu'ils disent l'irrational de l'esprit humain face à la puissance évocatrice de l'invention platonicienne.

Les Belles Lettres, « Histoire »,

216 p., 18 €.

**Jean-Paul Thomas**■ **AUX ORIGINES DE LA PENSÉE POLITIQUE AMÉRICAINE**

Les Etats-Unis sont nés lorsque les colons se sont affranchis de la tutelle anglaise. La pensée politique américaine se nourrit de leur histoire. Dick Howard met en évidence l'originalité d'un corps de doctrine issu du débat sur la ratification de la Constitution de 1787, qui crée une nation à partir des treize entités politiques indépendantes depuis 1776.

Buchet Chastel, 412 p., 22 €.

**Emmanuel de Waresquiel**■ **NAPOLÉON**, de Stéves Renoulet

Cet excellent *Napoléon* renouvelle profondément celui de Jean Tulard (Fayard, 1977) sans pour autant le déclasser. Il est moins question ici du sauveur et de son mythe que du magicien des mots et de la posture. A lire, absolument, en parallèle avec les premiers tomes de la Correspondance générale que propose Fayard.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Arnaud et Jean Bourdier,

éd. de Fallois, 640 p., 26 €.

**Nicolas Weill**■ **LÉVIATHAN**, de Thomas Hobbes

La traduction en français de la version latine de 1668 d'un des classiques de la philosophie donne l'occasion de redécouvrir un texte fondateur de la politique moderne. Certes, pour Hobbes, traumatisé par les désordres de la guerre civile d'Angleterre, la conception scientifique de la politique conduit à préférer la monarchie à la démocratie. Mais elle l'amène à élaborer une théorie de la liberté de conscience et de l'espace privé.

Traduit de l'anglais par François Tricaud et Martine Pécharman,

Vrin/Dalloz, 540 p., 40 €.

**Thomas Wieder**■ **AUSCHWITZ, 60 ANS APRÈS**, d'Annette Wieviorka

Parmi les nombreux ouvrages publiés à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps nazis, voici un livre de référence, première synthèse en français sur ce symbole du mal absolu que fut Auschwitz-Birkenau. Avec rigueur et clarté, Annette Wieviorka raconte l'histoire du camp et du lieu de mémoire qu'il est devenu, tout en proposant une réflexion sur l'enseignement de la Shoah.

Ed. Robert Laffont, 306 p., 20 €.

Révélation du roman policier britannique des années 1990, l'auteur de « La Disparue de Colliton Park » privilégie la critique sociale

# Minette Walters, l'apparence subvertie

À quelques miles de Dorchester, où vécut Thomas Hardy, tout près de Maiden Castle, ce camp retranché vieux de deux mille ans qui inspira à John Cowper Powys un de ses plus beaux romans, se dresse Whitcombe Manor, superbe demeure tapie dans un vallon verdoyant du Dorset, une sorte de cliché de l'image idéale que l'on peut se faire de la campagne anglaise.

La maîtresse de maison, Minette Walters, auteur d'une douzaine de livres, est la révélation du roman policier britannique des années 1990. La plupart de ses intrigues ont pour cadre le Dorset mais n'offrent pas pour autant une image idyllique de la société anglaise. Pas de thé empoisonné ni de meurtre dans un manoir anglais. Plutôt les cités ouvrières de Bournemouth et le désespoir de générations de chômeurs.

Il faut se méfier des apparences. C'est ici, dans ce recoin paisible du Dorset, que des paysans fondèrent le premier syndicat britannique. Ils furent jugés à Dorchester, condamnés puis expédiés au fort de Weymouth tout proche, par où transitaient les bagnards, et de là déportés en Australie, à Bottany Bay. Si ses romans sont tellement empreints de préoccupations socia-

les, Minette Walters l'attribue avec humour à une tradition familiale. « *Mon arrière-arrière-grand-oncle Joshua Jebb était inspecteur général des prisons au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et il s'est largement inspiré des idées d'Elisabeth Fry [1780-1845], la grande réformatrice du système pénitentiaire britannique.* »

Minette Walters elle-même a été pendant une douzaine d'années visiteuse de prison. « *J'étais très populaire parce que ces prisonniers ne recevaient aucune autre visite mais surtout parce que je ne venais pas essayer de leur prêcher la bonne parole, je suis moi-même athée, je ne cherchais pas à les convertir mais seulement à bavarder avec eux. Ils n'en revenaient pas de rencontrer une femme qui gagne (bien) sa vie par son travail.* »

Si elle n'a pas spécialement puisé dans cette expérience la matière de ses intrigues policières, elle en aura retiré un constat alarmant : près de 70 % de la population carcérale est constituée d'illettrés. Ce qui ne veut pas dire que le crime fleurit particulièrement dans les classes défavorisées, mais que tout le monde n'est pas égal devant la justice. *La Disparue de Colliton Park* (1) met en scène le curieux tandem formé par Jonathan Hughes, anthropologue spécialisé dans les erreurs judiciai-

res, et une bonne femme mal fagotée, Georgina Gardener, conseillère municipale de Bournemouth. Pour des raisons différentes, ils veulent l'un et l'autre réhabiliter la mémoire de Howard Stamp, un jeune homme débile qui fut trente ans plus tôt accusé d'avoir sauvagement assassiné sa grand-mère, condamné à l'issue d'un procès bâclé, et qui se pendit dans sa cellule. Leur entreprise va évidemment éveiller de vieilles rancœurs, sur fond de précarité et de misère morale et sexuelle. Le résultat serait terrifiant et totalement déprimant sans l'humour de l'auteur, et sa capacité à tenir constamment le lecteur en haleine.

## « PENSER LIBREMENT »

Minette Walters ne semble utiliser le genre policier que pour mieux en subvertir les codes. « *La fiction doit primer mais je ne cesse de m'interroger de manière plutôt provocatrice. Je veux penser librement. On a trop tendance à déléguer sa confiance à la classe politique et on ne se permet plus de la remettre en cause. On a laissé le monopole de la critique sociale aux journalistes.* » Minette Walters écrivain engagé ? L'image peut prêter à sourire mais elle n'est pas fautive. En tous les cas, c'est une battante toujours sur la brèche,



C. HOPKINSON/CAMERA PRESS/GAMMA

entre les soins de son élevage de poules de race, dont les œufs à couver envahissent son bureau (les sacs de grains posés à même le sol déparent un peu dans ce décor digne de la revue de décoration la plus huppée), l'écriture d'une nouvelle en mots de deux syllabes maximum dans le cadre d'une campagne contre l'illettrisme, un voyage au Sierra Leone à l'initiative de Médecins sans frontières, la réponse à l'abondant courrier de son fan-club, qu'elle reçoit par l'inter-

médiaire de son site Internet remarquablement géré par Alec, son mari (2), et une tournée de promotion en Allemagne. Minette Walters vient de rendre à son éditeur le manuscrit de son prochain livre, *The Devil's Feather*, à paraître à l'automne.

En accompagnant son visiteur sur le seuil du manoir, escortée des deux golden retrievers que cette fumeuse impénitente, en ce temps où la croisade antitabac fait fureur en Grande-Bretagne, a baptisés

Benson et Hedges, Minette Walters a l'air d'une incarnation parfaite de la gentry britannique plus que d'une militante de l'éducation populaire. Comme quoi, et c'est l'idée que martèle chacun de ses romans, il faut se méfier des apparences.

Gérard Meudal

(1) *La Disparue de Colliton Park (Disordered Minds)*. Traduit de l'anglais par Odile Demange. Robert Laffont, « Best-sellers ». 440 p., 22 €.

(2) minnetewalters.co.uk

Entretien avec l'historienne Jocelyne Dakhlia, directeur d'études à l'EHESS et auteur de « L'Empire des passions. L'arbitraire politique en Islam »

## « Il est nécessaire de se libérer d'une approche trop culturaliste de l'islam »

Retracer les origines de l'idée de « despotisme oriental », par laquelle les Lumières caractérisèrent l'exercice du pouvoir en terre musulmane, pour mieux en mesurer les inexactitudes et surtout s'en libérer dans l'analyse de l'islam d'aujourd'hui : telle est l'ambition du livre dense et subtil de Jocelyne Dakhlia *L'Empire des passions. L'arbitraire politique en Islam* (Aubier, 304 p., 25 €).

Comme nombre de crises dans l'histoire des Etats musulmans se nouèrent autour du couple que forment le souverain et son plus proche conseiller, l'historienne prend pour point de départ Bagdad et l'amitié célèbre entre le calife abbasside Hārūn al Rashīd et son vizir Ja'far. La destitution et l'exécution de celui-ci, en 803, portent en effet au jour des enjeux essentiels des Etats islamiques : la présence auprès du souverain de favoris non

musulmans ou convertis de fraîche date ; la contradiction entre ces promotions méritocratiques et le principe lignager ; le rôle à la fois important et refoulé du harem... La crise politique s'exprime ainsi dans le vocabulaire de la passion, de la fidélité personnelle et de l'infidélité amoureuse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui n'est que langage de crise devient, sous la plume des Européens, un trait de structure de l'islam, incapable d'asseoir un pouvoir stable : le « despotisme oriental » est né.

**Livre d'anthropologie historique, *L'Empire des passions* obéit aussi à des préoccupations contemporaines, que vous explicitez dans *Islamicités* (PUF), qui paraît dans une collection de sociologie.**

En effet : il est impossible d'ignorer que travailler sur l'histoire, notamment politique, de l'islam, c'est travailler sous la pression du

présent et des multiples injonctions qui s'y expriment. Il ne s'agit pas de se lancer dans une forme naïve de « réhabilitation », mais de s'interroger sur les ruses de l'histoire qui ont fini par conduire à une récusation générale de l'islam politique, identifiée à une répétition sans fin de la violence, de l'autoritarisme arbitraire, de l'instabilité, et, paradoxalement, à une intériorisation dans le monde musulman lui-même de ce rejet ou de ce dénigrement.

Pour cela, il est nécessaire de se libérer d'une approche trop culturaliste, qui prend les lieux communs de la littérature politique pour la politique elle-même, et de faire connaître par un travail sur les textes la complexité de l'héritage politique du monde musulman.

**Par exemple autour de la figure du favori comme autour de la place des non-musulmans, des mamelouks ou des renégats ?**

Ces favoris allogènes, qui « *redoublent le bras* » du souverain, jouent un rôle décisif en incarnant une forme d'équilibre du pouvoir ou de négociation et en régulant l'accès au souverain lui-même. Ils doivent tempérer les passions du prince, l'aider à gouverner en sachant d'abord se gouverner et endiguer ainsi l'arbitraire. Ils opèrent ce qu'il faut bien appeler une « *rationalisation de l'arbitraire* ». La promotion de ces « *hommes de fortune* », qui doivent leur ascension à leurs qualités personnelles, instille donc dans l'exercice du pouvoir une logique méritocratique. Toutefois, le favori ne doit pas faire tomber le souverain sous son emprise, dans une relation trop passionnelle que dénonce la littérature politique, ni tenter, comme Ja'far peut-être, de développer sa propre stratégie dynastique.

**C'est donc à tort que les observateurs occidentaux prennent ces**

**affaires comme modèles du « despotisme oriental » ?**

Totalement. Progressivement, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'instaure un véritable « *partage des regards* » entre la littérature islamique sur le pouvoir et la littérature occidentale. Quand la première accorde de moins en moins de place aux affaires privées et querelles de harem, la seconde privilégie désormais la « *petite histoire* », les intrigues de palais et les passions, décrivant l'univers politique de ces royaumes comme des théâtres à huis clos dont le peuple est totalement absent. Et ce à rebours de la littérature politique du monde musulman, de plus en plus réticente à évoquer le privé comme la passion amoureuse.

**Dans cette invention du « despotisme oriental », avec eunuques et harems, n'y a-t-il que supputations exotiques et développements imaginaires ?**

Non, et c'est là qu'il faut rappeler l'intensité des échanges entre l'Europe et l'islam bien avant l'époque des Lumières et en dépit même des affrontements qui scandent le Moyen Age et l'époque moderne. Des centaines de milliers de chrétiens et de musulmans passent, volontairement (marchands, ambassadeurs, voyageurs) ou non (esclaves, renégats, enfants enlevés), d'un monde à l'autre. On est donc bien loin d'une ignorance mutuelle, mais au contraire dans un flux intense d'informations, d'échanges, de brassages. Historiens, chroniqueurs, polygraphes européens disposent d'une information indigène qu'ils vont peu à peu déformer ou dénaturer, jusqu'à inventer des personnages improbables, comme cette Zaphyra dont Barberousse serait tombé éperdument amoureux.

**Propos recueillis par Olivier Christin**

## Voltaire

Suite de la première page

Certes, le recueil se clôt sur une brève étude des origines de l'antisémitisme en Occident (où sont rapidement recensés les antécédents de persécution des Juifs au cours du deuxième millénaire). Et l'attentat du 11 septembre est mis en relation avec la constitution du pouvoir des wahhabites. Le monde moderne est incompréhensible sans la connaissance du fin réseau des cultures antagonistes et de la dénaturation de certains projets théologiques, culturels, institutionnels. Avant tout lecteur érudit et admiratif, Citati entre dans les systèmes narratifs des grandes œuvres fondatrices et suit les destins de quelques héros de l'islam et du judaïsme, pour comprendre les constantes crispations de l'Occident face à des pensées qui lui ont pourtant permis de se construire. Et c'est moins l'hostilité réciproque d'Is-

maël et d'Isaac qu'il analyse que la richesse des trois cultures qui se sont réclamées de trois créateurs – Allah, Yahvé ou Dieu –, chacun unique. Comment trois monothéismes pourraient-ils cohabiter ?

Du conteur, Citati a le lyrisme (quand il raconte la passion de Hannah Arendt pour « *le dieu que représentait la tragédie grecque, l'homme dont rêvait la poésie romantique allemande* » ou encore la trahison du dernier messie, Sabbatai Zevi, au XVII<sup>e</sup> siècle) et l'ironie (la mise à plat de toutes les créations du monde, avec leurs incohérences et leurs doubles langages). Il y a chez ce grand esprit éclairé des traces de voltairisme, dans sa façon de renvoyer dos à dos des visions théologiques qui, à vouloir trop illuminer les hommes, les aveuglent. Les phrases qu'il consacre à l'oiseau Simurgh sont probablement les plus fidèles à son univers personnel. Les hommes sont, dit-il, « *une plume tombée de sa queue chatoyante et l'ombre qui la contraste* ».

René de Ceccatty